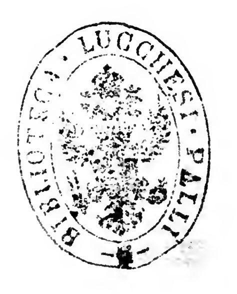

SI - PALLI


Perrin





PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.



On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, nº. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

NICOMEDE,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.



A PARIS,

au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXV.

AU LECTEUR.

Voici une Piece d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unieme que j'ai fait voir sur le Théatre ; et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des Tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y regne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'Histoire, qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré,

est de Justin; et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrieme Livre.

« En même-tems Prusias, Roi de Bithynie, » prit dessein de faire assassiner son fils Nicomede, pour avancer ses autres fils qu'il avoit » eus d'une autre femme, et qu'il faisoit élever » à Rome; mais ce dessein fut découvert à ce » jeune Prince par ceux mêmes qui l'avoient en- » trepris. Ils firent plus, ils l'exhorterent à » rendre la pareille à un pere si cruel, et à faire » retomber sur sa tête les embûches qu'il lui » avoit préparées, et n'eurent pas grande peine » à le persuader. Si-tôt donc qu'il fut entré » dans le Royaume de son pere, qui l'avoit ap- » pellé auprès de lui, il fut proclamé Roi; et » Prusias chassé du trône, et délaissé même de » ses domestiques, quelque soin qu'il prît à se » cacher, fut enfin tué par ce fils, et perdit la » vie, par un crime aussi grand que celui qu'il » avoit commis, en donnant les ordres de l'as- » sassiner. »

J'ai ôté de ma scene l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné ni au pere, ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce der-

nier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre plus d'obstacles de leur part. J'ai approché de cette Histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même Roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon Ouvrage; j'en ai fait Nicomede disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et prenant l'occasion de l'Ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce Roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrette de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la Reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramene un de ses fils, que mon Auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mere ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomede un rival appuyé de toute

la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce Prince les sanglans desseins de son pere m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mere lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a pas déplu; et comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet Ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les Rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir sus-

pecte à force de s'augmenter, et de se rendre considérables par de nouvelles conquêtes. C'est le caractere que j'ai donné à leur République en la personne de son Ambassadeur Flaminius, qui rencontre un Prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce Héros de ma façon sort un peu des regles de la Tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que l'admiration dans l'ame du Spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre Art nous commande de mendier pour leurs miseres. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

LE sujet de cette Piece se trouve entiérement expliqué dans l'Avis qui précede, et dans l'Examen qui est à la suite. Nous remarquerons même encore ici, comme nous l'avons déja fait à l'occasion de *Rodogune*, que Corneille s'est répété dans cet Avis au Lecteur et dans cet Examen de Nicomede ; mais que nous les donnons l'un et l'autre, parce qu'il y a pourtant quelque différence entr'eux, et qu'il ne nous convenoit pas de rien retrancher à Corneille, puisque son illustre Éditeur, Voltaire, a cru devoir respecter lui-même cette sorte de répétition.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
NICOMEDE.

« NICOMEDE est dans le goût de *D. Sanche d'Aragon*. Les Espagnols, comme on l'a déja dit, (Voltaire, dans sa Préface de Nicomede, édition de Corneille, avec des Commentaires) sont les inventeurs de ce genre, qui est une espece de Comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur, ni la pitié de la vraie Tragédie. Ce sont des avantures extraordinaires, des bravades, des sentimens généreux et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni sang aux personnages, ni larmes aux Spectateurs.... Lorsqu'on rejoua, en 1756, Nicomede, oublié pendant plus de quatre-vingt ans, les Comédiens ne l'annoncerent que sous le titre de Tragi-Comédie. Cette Piece est peut-être une des plus fortes

preuves du génie de Corneille, et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avoit pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théatral de tous, mais le plus difficile à traiter.... Ce genre de Tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'Auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le Héros de la Piece. L'admiration n'émeut gueres l'ame, ne la trouble point. C'est de tous les sentimens celui qui se refroidit le plutôt. Le caractere de Nicomede avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre. »

« Qui eût dit qu'avec le secours seul de la politique et quelques traits de grandeur d'ame, on pût faire une Tragédie? Telle est cependant Nicomede, Piece d'un genre où Corneille n'a eu ni modele, ni imitateur que lui-même. Le style de cette Tragédie est énergique et noble. » Dictionnaire dramatique, tome second, page 294.

« On a prétendu qu'une partie du succès de Nicomede fut due à ce que nos Princes étant sortis de prison dans le tems qu'on le représen-

toit, on leur fit l'application de plusieurs vers de cette Tragédie ; ce qui n'est gueres vraisemblable, puisque les Princes étoient en liberté dès le mois de Février de l'année précédente. » Léris, Dictionnaire des Théatres de Paris, page 314.

« Le Héros d'une Tragédie ne doit jamais avoir tort, et il faut lui en épargner jusqu'à la moindre apparence. (Fontenelle, Réflexions sur la Poétique, section quarante-deuxieme) S'il a un mauvais côté, c'est au Poëte à le cacher et à peindre son visage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la terre ; mais non pas ivrogne et cruel. Corneille a péché contre cette regle, quoique d'une maniere assez peu sensible. Nicomede, dont le caractere est très-noble et d'une fierté très-aimable, brave sans cesse et insulte Attale, son jeune frere, et par conséquent en donne fort mauvaise opinion au Spectateur, qui est assez disposé à suivre les sentimens du Héros, quand il l'aime. Cependant, à la fin, Attale fait une action de générosité qui tire Nicomede lui-même d'un grand péril. On est fâché que Nicomede ait si mal

connu Attale, et qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit si peu. De plus, c'est une espece de honte pour Nicomede que d'être tiré d'affaire par celui dont il faisoit si peu de cas. Il faut compter que le Spectateur aime le Héros avec délicatesse, et que la moindre chose qui blesse l'idée qu'il en a conçue lui fait une impression désagréable.... Nicomede est opprimé par le crédit de sa belle-mere, auprès de Prusias, et par l'artificieuse politique des Romains, (*ibidem*, section quarante-quatrieme). Il ne se plaint jamais, jamais il ne cherche à attendrir le Spectateur; mais la fermete de son courage, l'intrépidité avec laquelle il regarde la plus grande puissance qui fût alors sur la terre, les nobles railleries qu'il en fait lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuses plaintes du monde, et s'il ne faisoit quelquefois un peu trop le jeune homme, ce seroit le plus beau caractere qui fût sur la scene. Ce caractere est naturellement si agréable, qu'il ne laisse pas de plaire lors même qu'il est vicieux. »

« Quoique ce Poëme ne soit pas aussi parfait que plusieurs du même Auteur qui l'ont précédé,

cédé, cependant le sublime des sentimens du principal personnage, et cette sorte de versification particuliere à cette Tragédie, et qu'on ne trouve point ailleurs, éblouit et fait disparoître une partie de ses défauts. » Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome septieme, page 291.

« Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures Pieces de Corneille, que le morceau de la troisieme scene du quatrieme acte de Nicomede, où il donne des conseils au Roi Prusias, son pere. Ce vrai sublime fait sentir combien l'empoulé doit déplaire aux esprits bien faits.... Je ne connois point dans les Anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il falloit que toute la Piece fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en auroit point; mais tout doit être noble. Nicomede insulte ici un peu son pere; mais Prusias le mérite.... Prusias joue un rôle avilissant; mais celui de Nicomede est noble et imposant. Ces personnages plaisent toujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes gens. C'est toujours un problême à résoudre, si les caracteres

bas et foibles peuvent figurer dans une Tragédie. Le Parterre s'éleve contre eux à une premiere représentation. On aime à faire tomber sur l'Auteur le mépris que lui-même inspire pour le personnage. Les critiques se déchaînent. Cependant ces caracteres sont dans la nature, tels que *Maxime*, dans *Cinna*; *Félix*, dans *Polyeucte*, &c. » Voltaire, Commentaires sur Nicomede.

« Nicomede, toujours fier et dédaigneux, bravant toujours son pere, sa marâtre et les Romains, devient généreux et même docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours.... Quant au Royaume qu'il offre de conquérir au Prince Attale, son frere, cette promesse ne paroît-elle pas trop romanesque? et ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles et sensés qui la précedent?.... Le retour de Nicomede, après avoir calmé l'émeute de la populace, et qui amene le dénouement de la Piece, dut faire grand plaisir aux Spectateurs; mais je présume qu'il en eût fait davantage, si ce Prince avoit été dans un danger évident de perdre la vie. » *Ibidem*.

« Si le moyen dont se sert Attale pour être reconnu de son frere, après l'avoir sauvé, n'est pas digne de la Tragédie, la situation n'en est pas moins belle.... Je ne sais cependant si Boileau, qui blâmoit tant l'anneau royal, dans l'*Astrate* de Quinault, étoit content du diamant de Nicomede. » *Ibidem.*

« Le célebre Baron, qui s'est acquis autant de gloire que Roscius, et qui, par la beauté de ses tons, étoit bien capable de faire passer les vers les plus hasardés, pour la diction, ou pour le sens, et de donner, sur cela, le change par les inflexions de sa voix, voulut corriger à sa rentrée au Théatre, en 1720, quelques mots surannés dans les Tragédies de Corneille, et entre autres dans Nicomede. Il révolta tout le Parterre, qui restitua sur le champ, et tout haut, la véritable et premiere expression. » Anecdotes dramatiques de l'Abbé de La Porte, tome second, pages 5 et 6.

« A la derniere reprise de cette Piece, au mois de Septembre 1781, M. Molé, qui avoit été témoin, à la précédente, des applaudissemens que Le Kain obtint dans le rôle de Nicomede, ne

put pourtant pas se dissimuler que cet Acteur donnoit à l'ironie presque continuelle du rôle un air de persiflage plus propre à exciter le rire des Spectateurs qu'à les intéresser au Héros. En se chargeant de ce rôle, M. Molé lui fit donc prendre un caractere de noblesse et de fierté d'autant plus digne d'éloges qu'il rentre dans les convenances tragiques, qu'il est parfaitement analogue au genre admiratif, et qu'il remplit le but de Corneille. Ainsi on est en droit de dire que M. Molé a mieux conçu et mieux saisi que Le Kain une partie du rôle de Nicomede. » Mercure de France, 13 Octobre 1781.

« Il l'a rendu d'une maniere neuve, en adoucissant le ton d'ironie qui y domine, de maniere à n'y laisser voir que la juste indignation d'un Héros fier, sensible et persécuté. » Abrégé de l'Histoire du Théatre François, par M. d'Origny, pour servir de Supplément à celui du Chevalier de Mouhy, tome quatrieme, pages 226 et 227.

NICOMEDE,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE;

Représentée en 1652.

Jugez après cela de votre sûreté.
La haine que pour vous elle a si naturelle,
A mon occasion encor se renouvelle;
Votre frere son fils depuis peu de retour....

NICOMEDE.

Je le sais, ma Princesse, et qu'il vous fait la cour.
Je sais que les Romains qui l'avoient en ôtage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage,
Que ce don à sa mere étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal,
Que le Roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce entiere avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagene,
Pour voler en ces lieux au secours de ma Reine.
Vous en aviez besoin, Madame, et je le voi,
Puisque Flaminius obsede encor le Roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter
Pour aider à mon frere à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu Romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la Reine:
Annibal qu'elle vient de lui sacrifier

L'engage en sa querelle, et m'en fait défier;
Mais, Seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre,
Et, quoiqu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
S'il faut votre présence à soutenir ma foi,
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie!
Attale qu'en ôtage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile,
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un Edile!

NICOMEDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentimens si peu dignes de vous!
Je crains la violence, et non votre foiblesse;
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis Reine, Seigneur, et Rome a beau tonner;
Elle ni votre Roi n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon pere;
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un Roi.
Par son ordre et le mien la Reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abject
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Eh ! le puis-je, Madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre ;
Qui livroit Annibal, pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilége
Qui vous assure d'elle, après ce sacrilége ?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime,
Et vous serez bientôt la premiere victime
Que la mere et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui, se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le Roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, et pour me protéger
Montrez cent mille bras tous prêts à me venger ;
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte,
Et ne vous flattez point, ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur.
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre ;
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
Quiconque entre au Palais porte sa tête au Roi.

Je vous le dis encor, retournez à l'armée,
Ne montrez à la Cour que votre renommée;
Assurez votre sort pour assurer le mien:
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'armée! Ah! sachez que la Reine
La seme d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y sont découverts que j'amene avec moi,
Afin de la convaincre, et détromper le Roi.
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon pere;
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.
Que si notre fortune, à ma perte animée,
La prépare à la Cour aussi-bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble;
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames....
Mais votre frere Attale adresse ici ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a jamais vu, ne me découvrez pas.

SCENE II.

ATTALE, NICOMEDE, LAODICE.

ATTALE.

Quoi ! Madame, toujours un front inexorable ?
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir su prendre !

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang et le mien ne sauroient le permettre :
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre ;
La place est occupée, et je vous l'ai tant dit,

Prince, que ce discours vous dût être interdit :
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !
Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui
Disputer cette place, et l'emporter sur lui !

NICOMEDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes,
Seigneur ; ce conquérant garde bien ses conquêtes,
Et l'on ignore encor, parmi ses ennemis,
L'art de reprendre un Fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci, toutefois, peut s'attaquer de sorte,
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le Roi le veut ?

LAODICE.

Le Roi juste et prudent ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est Roi, je suis Reine ;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par priere et par civilité.

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi, souvent c'est beaucoup dire
Aux Reines comme vous qu'on voit dans son Empire ;

Et si ce n'est assez des prieres d'un Roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMEDE.

Rome, Seigneur?

ATTALE.

Oui, Rome: en êtes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute;
Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen Romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine,
En le déshonorant par l'amour d'une Reine?
Et ne savez vous plus qu'il n'est Princes, ni Rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres Bourgeois?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous,
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
D'idolâtrer en vain la Reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un Tribun, ou celle d'un Préteur;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclus le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption

Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
Aux Rois qu'elle méprise abandonnez les Reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ai forcé ma colere à le laisser parler ;
Mais je crains qu'elle échappe, et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMEDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;
Et la Reine et le Roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejetté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné :
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une Reine,
A la part qu'ils avoient à la grandeur Romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux....

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous ?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire,
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu, vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de Souverain.
En cette qualité, vous devez reconnoître
Qu'un Prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance ;
Et, loin de lui voler son bien en son absence....

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, Madame, et ce sera le mien,
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais si je lui dois tant en fils de Souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naître
Pour commander aux Rois, et pour vivre sans maître ;
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet.
Sachez....

LAODICE.

Je m'en doutois, Seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne ;
Mais telle que je suis, et ma couronne, et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre Roi ;
Et, s'il étoit ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! Mon courage amoureux....

NICOMEDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMEDE.

Je ne sais de nous deux, Seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître, et tenir ce langage?

NICOMEDE.

Je sais à qui je parle; et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu, Prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah! Madame, souffrez que ma juste colere....

LAODICE.

Consultez-en, Seigneur, la Reine votre mere;
Elle entre.

SCENE III.

ARSINOÉ, NICOMEDE, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le Prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis:
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare,
Et ce désordre est mal dans une ame si rare;
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici?

NICOMEDE.

Oui, Madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate!... Ah! le traître!

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, Madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, Seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon Lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse:

Vous m'avez ôtez l'un, vous dis je, ou les Romains;
Et je viens sauver l'autre, et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amene?

NICOMEDE.

Oui, Madame; et j'espere
Que vous m'y servirez auprès du Roi mon pere.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMEDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au Roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublîrai rien.

NICOMEDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le Prince Nicomede?

NICOMEDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cede.

ATTALE.

Ah! Seigneur, excusez si, vous connoissant mal....

NICOMEDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace;
Mais comme à son secours je n'amene que moi,

Ne la menacez plus de Rome, ni du Roi.
Je la défendrai seul; attaquez-la de même,
Avec tous les respects qu'on doit au diadême.
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,
Le rang de votre maître où je suis destiné;
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu, pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

(*Nicomede et Laodice sortent.*)

SCENE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi! tu faisois excuse à qui m'osoit braver?

ATTALE.

Que ne peut point, Madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'Ambassadeur Romain;
Dedans mon cabinet amene-le, sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, Madame, s'il faut....

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien ;
Et, pour avancer tout, hâte cet entretien.
(*Attale sort.*)

SCENE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, Madame, un dessein qui le touche?

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche.
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe, ni crime
Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les loix de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire,
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire;
Mais quoique par ce triste et prudent souvenir

De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie,
Chez un Prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son pere défait lui laisse sur le front,
(Car je crois que tu sais que quand l'aigle Romaine
Vit choir ses légions aux bords de Trasimene,
Flaminius son pere en étoit Général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal ?)
Ce fils donc qu'a pressé la soif de sa vengeance,
S'est aisément rendu de mon intelligence.
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils;
Par lui j'ai jetté Rome en haute jalousie
De ce que Nicomede a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses États,
Par l'hymen de ce Prince, à ceux de Prusias:
Si bien que le Sénat prenant un juste ombrage
D'un Empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer lui-même Ambassadeur,
Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur;
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse?
Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermît son amour?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colere allumée?
C'étoit trop hasarder; et j'ai cru, pour le mieux,

Qu'il falloit de son Fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait par des terreurs paniques,
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques;
Et, pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, graces aux Dieux! doucement amené.
Il vient s'en plaindre au Roi, lui demander justice,
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en fortifier,
Je saurai m'en servir à me justifier.
Tantôt, en le voyant, j'ai fait de l'effrayée,
J'ai changé de couleur, je me suis écriée:
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour,
Qu'à dessein d'éblouir le Roi, Rome et la Cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie:
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
Et si ce diadême une fois est à nous,
Que cette Reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
Le Roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome, agira chaudement;
Et ce Prince, piqué d'une juste colere,
S'emportera sans doute et bravera son pere.
S'il est prompt et bouillant, le Roi ne l'est pas moins;

Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert, et tout ce qu'il prétend....
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.
Allons, et garde bien le secret de ta Reine.

CLÉONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du Prince Nicomede
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remede;
Mais tout autre que lui devroit être suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secretes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité,
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes,
Qu'il est lui seul sa regle, et que, sans se trahir,
Des héros tels que lui ne sauroient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent.

C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre ;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtiment,
Et prévient par un ordre, à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, Seigneur, pour le Prince, il a trop de vertu,
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frere ?
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal,
Et l'amour de son frere, et la mort d'Annibal ?
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance ;
Il en a le prétexte, il en a la puissance :
Il est l'astre naissant qu'adorent mes États ;
Il est le Dieu du peuple et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre ;
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment.
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
Dussai-je voir par-là tout l'État hasardé....

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

SCENE II.

NICOMEDE, PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, Prince ! Et qui vous a mandé?

NICOMEDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, Seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassemens,
Et d'être le témoin de vos contentemens.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux Royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon pere et mon Roi,
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassemens,
Me faire par écrit de tels remercîmens;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime,
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général;
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMEDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un desir trop ardent:

L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence:
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent; mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, Seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus sévere loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un pere,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légere;
Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'Ambassadeur Romain me demande audience,
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance:
Vous l'écouterez, Prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi-bien le véritable Roi,
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse.
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder.
L'intérêt de l'État vous doit seul regarder.
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute;
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute,
Et comme elle fait brêche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue,
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entiere, et n'autorisez pas
De plus méchans que vous à la mettre plus bas.
Le Peuple qui vous voit, la Cour qui vous contemple,

Vous désobéiroient sur votre propre exemple.
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéirai, Seigneur, et plutôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéisance.
La Reine d'Arménie est due à ses États,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats;
Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire :
De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un Roi lui-même, ou l'héritier d'un Roi;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie :
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage....
Mais l'Ambassadeur entre, il le faut écouter,
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

FLAMINIUS, NICOMEDE, PRUSIAS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un Prince votre fils,
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos Monarques.
Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner ;
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il regne, elle vous en conjure ;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en a fait,
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le Peuple et le Sénat,
Ne trouveront en moi jamais un pere ingrat.
Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, Seigneur, le Prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné :
Il ne fait que sortir encor d'une victoire,

Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire ;
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMEDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale Roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMEDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le Sénat,
Vous vivant, vous regnant, ce droit sur votre État ?
Vivez, regnez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis, il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens, aspire à votre mort ;
Et de pareils amis en bonne politique.....

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la République ;
Portez plus de respects à de tels alliés.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les Rois humiliés ;
Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrois son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devroit garder,
Et conserver chez soi sa chere nourriture,
Ou pour le Consulat, ou pour la Dictature.

FLAMINIUS, *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,

Vous voyez un effet des leçons d'Annibal:
Ce perfide ennemi de la grandeur Romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMEDE.

Non; mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison,
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son pere à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager.

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;
Parlez, et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
C'est aux Rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand Roi;
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne:
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;

Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous,
Qu'il regne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son Lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire:
Le fameux Scipion le fut bien de son frere;
Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Le reste de l'Asie, à nos côtés rangée,
Offrent une matiere à son ambition.

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontés du Roi;
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains;
Et si Flaminius en est le Capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimene.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté.
Le rang d'Ambassadeur doit être respecté;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défere....

NICOMEDE.

Ou laissez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire.
Je ne sais point répondre autrement pour un Roi,
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte;
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoi! je verrai, Seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercîrai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge;
Le tems et la raison pourront le rendre sage.

NICOMEDE.

La raison et le tems m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frere,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi, quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits,
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu, si l'on ne les imite:)
Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses Héros,
Elle me laisseroit la Bithynie entiere,
Telle que de tout tems l'aîné la tient d'un pere,

Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner.
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie,
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser; et, dans ce beau projet,
Ce Prince est trop bien né pour vivre mon sujet:
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre;
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes ayeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux Immortels, l'effort de mon courage,
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage:
Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, et promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement.
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous avez pu faire
N'ont jetté qu'un dépôt sur la tête d'un pere;
Il n'est que gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur, à son trône attachée,
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes, je vous croyois un peu plus généreux.
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage;
Et de tout ce qu'il fit pour l'Empire Romain,

Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;
Le reste de la terre est d'une autre nature.
  Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
Elles vous déferoient de ces belles pensées.
Par respect pour le Roi, je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le tems pourra donner quelque décision,
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant....

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point ; mais comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis, pour ne vous pas surprendre.
  Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déja vous dévorez ;
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos ayeux, ces prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;
Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.

Ce Prince régnera sans rien prendre sur vous.
(*A Prusias.*)
La Reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur ; l'occasion ne peut être plus belle :
Elle vit sous vos loix, et vous disposez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale Roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La piece est délicate, et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.
Traitez cette Princesse en Reine comme elle est ;
Ne touchez point en elle aux droits du diadême,
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les Rois,
Pour vivre en nos États, ne vivent sous nos loix.
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomede, à lui dire autre chose ?

NICOMEDE.

Non, Seigneur ; si ce n'est que la Reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle, dans ma Cour, que peut votre insolence ?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en Reine comme elle est :
C'est moi qui vous en prie.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi! toujours obstacle?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les Rois ne fait pas l'hyménée;
Et les raisons d'État, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non; je vous réponds, Seigneur, de Laodice.
Mais enfin elle est Reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai sur elle, après tout, une puissance entiere;
Mais j'aime à la cacher sous le nom de priere.
Rendons-lui donc visite, et comme Ambassadeur
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.

Je seconderai Rome, et veux vous introduire ;
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne nous peut nuire.
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes.
Qui tranche trop du Roi ne regne pas long-tems.

LAODICE.

J'observerai, Seigneur, ces avis importans;
Et si jamais je regne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un Roi qui vous tient lieu de pere.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être Roi.
Recevoir ambassade en qualité de Reine,

Ce seroit à vos yeux faire la Souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre État,
Sur votre autorité commettre un attentat.
Je la refuse donc, Seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est-là que sur mon trône, avec plus de splendeur,
Je puis honorer Rome en son Ambassadeur,
Faire réponse en Reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien,
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien;
Et ce grand nom de Reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise
A vivre indépendante, et n'avoir, en tous lieux,
Pour Souverains que moi, la raison, et les Dieux.

PRUSIAS.

Ces Dieux, vos Souverains, et le Roi votre pere,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est, en tous lieux, que la raison des Rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie:
Je vais vous y remettre en bonne compagnie;
Partons, et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés;
Préparez-vous à voir par toute votre terre,
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivieres de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes États, et garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette

Me feront votre esclave, et non votre sujette.
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces miseres,
Verront Attale assis au trône de vos peres,
Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain
Que, pour y remonter, il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusques-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'ame et de courage.
Mais peut-être, Seigneur, vous n'irez pas si loin:
Les Dieux de ma fortune auront un peu de soin:
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de Héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, Madame, et faites-vous justice:
Choisissez d'être Reine, ou d'être Laodice;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale Roi.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le Roi, Seigneur, votre ambassade est faite;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois, ni ne veux l'écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi dans ce péril extrême
Moins en Ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux que vous courez.
J'ose donc, comme ami, vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer pour son propre intérêt
Et les tems où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame royale
N'est, sans cette vertu, qu'une vertu brutale,
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir:
« J'avois droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
Vous irritez un Roi dont vous voyez l'armée,

Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée;
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur, mais je veux bien vous répondre en amie,
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie;
Et sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale,
Que si j'ai droit au trône elle s'en veut servir,
Et sais bien repousser qui me le veut ravir.
Je vois sur la frontiere une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, & sous quel Général?
Le Roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal,
Et s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'un autre.
Mais je vis dans sa Cour, je suis dans ses États,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur dans sa Cour même, et hors de l'Arménie,
La vertu trouve appui contre la tyrannie:
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public, les maximes d'État;
Il connoît Nicomede, il connoît sa marâtre;
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où le Roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,

J'évite les mépris qu'il recevroit de moi,
S'il tenoit de ma main la qualité de Roi.
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux, et le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon Peuple à mon exemple en feroit peu d'estime;
Ce seroit trop, Seigneur, pour un cœur magnanime:
Mon refus lui fait grace, &, malgré ses desirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici Reine;
Sur l'armée et la Cour je vous vois Souveraine:
Le Roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
Quoi, même vous allez jusques à faire grace!
Après cela, Madame, excusez mon audace,
Souffrez que Rome, enfin, vous parle par ma voix:
Recevoir ambassade est encor de vos droits:
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain, souffrez que je vous die
Qu'être allié de Rome, & s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de regner aujourd'hui;
Que c'est par-là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
Qu'un Prince est dans son trône à jamais affermi,
Quand il est honoré du nom de son ami:
Qu'Attale avec ce titre est plus Roi, plus Monarque,
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque;
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit. Je vois bien ce que c'est:
Tous les Rois ne sont Rois qu'autant comme il vous plaît.
Mais si de leurs États, Rome à son gré dispose,
Certes, pour son Attale elle fait peu de chose,
Et qui tient dans sa main tant de quoi lui donner,
A mendier pour lui devroit moins s'obstiner.
Pour un Prince si cher, sa réserve m'étonne;
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrois un Roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir:
Je ne veux point de Rois qui sachent obéir;
Et, puisque vous voyez mon ame toute entiere,
Seigneur, ne perdez plus menace, ni priere.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement:
Songez mieux ce qu'est Rome, et ce qu'elle peut faire;
Et si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet:
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde,
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde! Ah! vous me feriez peur,
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avoit qui lui succéde,

S'il ne revivoit pas au Prince Nicomede,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains,
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage:
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essai, mais si grands, que peut-être
Le Capitole a lieu d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour....

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame; et quelques-uns vous diront au besoin
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal....
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Ou Rome à ses agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre, et si j'en sors, ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir Madame.
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts, je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient lui donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être Ambassadeur et tendre et pitoyable....
Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah! c'en est trop, et vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un Ambassadeur la dignité sacrée....

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le Conseiller n'est plus Ambassadeur ;
Il excede sa charge, et lui-même y renonce....
Mais dites-moi, Madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, Seigneur.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius;
Et si vous me fâchiez, j'ajouterois, peut-être,
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi;
S'ils ne vous satisfont, allez-vous plaindre au Roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon pere,
Ou Rome, à son refus, se la saura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, pensez à vous.

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la Reine.

(*Flaminius sort.*)

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMÈDE.

MA générosité céde enfin à sa haine:
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate;
J'ai fait entendre au Roi Zénon et Métrobate,

Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, Seigneur, quelle en sera la suite;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la Reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mysteres de Cour sont si souvent cachés,
Que les plus clairvoyans y sont bien empêchés.
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre;
Rome ne songeoit point à troubler notre amour.
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement
Qui n'attend point le tems de votre éloignement;
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
Le Roi chérit sa femme, il craint Rome; et pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire

Qu'il

Qu'il est trop bon mari pour être assez bon pere....
(*Appercevant entrer Attale.*)
Voyez quel contre tems Attale prend ici !
Qui l'appelle avec nous ? quel projet, quel souci ?...
(*A Attale.*)
Je conçois mal, Seigneur, ce qu'il faut que je pense ;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous, quand j'y mêle le mien ?

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même ;
Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le Roi.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, Seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non; j'ai quelque chose aussi-bien à vous dire,
Prince. J'avois mis bas, avec le droit d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et, voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point, sur-tout dans vos desseins,
Ni le secours du Roi, ni celui des Romains:
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse,
Mais vous défaites-vous du cœur de la Princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la Princesse égale entre nous deux:
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire

Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire,
Et faites qu'elle puisse oublier une fois,
Et vos rares vertus et vos fameux exploits ;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le Roi dedans l'autre balance.
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger,
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids léger.

NICOMEDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre tems à Rome
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSINOÉ, ARASPE, NICOMEDE, ATTALE.

ARASPE.

SEIGNEUR, le Roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande?

ARASPE.

Oui, Seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinois, Madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fâché pour vous; mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par-là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMEDE.

Je les ai subornés contre vous à ce compte?

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par-là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, Seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importans ?

ARASPE.

Seigneur, le Roi s'ennuie, et vous tardez long-tems.

ARSINOÉ.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, Madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais....

ARSINOÉ.

Achevez, Seigneur ; ce mais, que veut-il dire ?

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importans ?

NICOMEDE.

Vous les saurez du Roi ; je tarde trop long-tems.

(*Nicomede et Araspe sortent.*)

SCENE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale, et ce grand Nicomede
Voit quelle digne issue à ses fourbes succede.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagême.
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
L'infâme et lâche tour qu'un Prince m'a joué.
Qu'en présence des Rois les vérités sont fortes !
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !
Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande, et plus pure ;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchans une ame si crédule.
Ces perfides, tous deux, se sont dits aujourd'hui
Et subornés par vous, et subornés par lui ;
Contre tant de vertus, contre tant de victoires

Doit-on quelque croyance à des ames si noires ?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi ;
Même de vos rivaux la gloire vous est chere.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frere.
Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur,
A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
Moi dont la perte est sûre, à moins que sa ruine ?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
Votre vertu, Madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime.
La sienne, dans la Cour, lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'emprunte du secours, et le fais hautement :
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la Cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en Prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le tems vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des Rois.
Cependant si le Prince est encor votre frere,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mere;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du Roi ce qu'il croit là-dessus.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le Prince, Araspe...

(*Araspe sort.*)

Et vous, Madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?
Douté-je de son crime, ou de votre innocence ?
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit ?

ARSINOÉ.

Ah ! Seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté,
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire,
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien dans votre Cour est-il de médisans !

Combien le Prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée !
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous ? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS.

Ah ! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie....
Mais voici Nicomede, et je veux qu'aujourd'hui....

SCENE II.

NICOMEDE, PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ.

Grace, grace, Seigneur, à notre unique appui,
Grace à tant de lauriers, en sa main si fertiles;
Grace à ce Conquérant, à ce preneur de villes,
Grace....

NICOMEDE.

De quoi, Madame ? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres que ma perte expose à votre fils ?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,

Que même votre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soutenu la majesté des Rois?
Trop rempli votre Cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes:
Les voilà tous, Madame; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchans par quelqu'autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entiere,
Qui dans leur artifice a manqué de lumiere,
C'est gloire, et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre Cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, Seigneur, il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mere.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique,
Que ce vieillard confie et gloire et liberté,
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité;
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui,
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui.
De cette seule main part tout ce qui le blesse;
Et, pour venger ce maître, et sauver sa maîtresse,

S'il a tâché, Seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme,
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter ;
Car enfin hors de-là, que peut-il m'imputer ?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?
Vous le savez, Seigneur ; et, pour reconnoissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous.
Mais tout est excusable en un amant jaloux,
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Ingrat ! que peux-tu dire ?

NICOMEDE.

Que la Reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissans secours,
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale,
Que par mon propre bras elle amassoit pour lui
Et préparoit dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques sentimens qu'elle ait été poussée,

J'en

J'en laisse le Ciel juge, il connoît sa pensée ;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux :
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez long-tems deux méchans à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice ;
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
Tous deux l'ont accusée ; et, s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste,
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense, une fois faite à ceux de notre rang,
Ne se répare point que par des flots de sang :
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire ;
Il faut sous les tourmens que l'imposture expire,
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légéreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies,
S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ, *à Prusias.*

Quoi ! Seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme, et m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt !
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !...

(*A Nicomede.*)

C'est être trop adroit, Prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse-là Métrobate, et songe à te défendre.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMEDE.

M'en purger ! moi, Seigneur ? vous ne le croyez pas.
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, et jetter votre armée
Dedans les intérêts d'une Reine opprimée,
Venir le bras levé la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie,
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi,
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est-là proprement le partage des femmes.
Punissez-donc, Seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la Reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse :
Pour rendre compte aux Dieux tout respect humain cesse;
Et ces esprits légers, approchant des abois,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur....

NICOMEDE.

Parlez, Madame, et dites quelle cause

A leur juste supplice obstinément s'oppose,
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle :
Quand je le justifie, il me fait criminelle.
Mais, sans doute, Seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit ;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra, sans doute, épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection,
Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance Royale.
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
Si-tôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premieres douleurs
Verseront tout ensemble, et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah ! Madame !

ARSINOÉ.

Oui, Seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clorra ma destinée ;
Et puisqu'ainsi jamais il ne sera mon Roi,
Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déja lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever

Des jours que dans leur sein vous fîtes élever :
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand Prince vous sert, et vous servira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.
Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance:
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce Héros à Rome en tous lieux si fatal
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;
Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence
Un Prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE, GARDES.

PRUSIAS.

Nicomede, en deux mots, ce désordre me fâche:
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche;
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la Reine qui te craint.

J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentimens que j'aime à voir durer
Ne regnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être pere et mari dans cette conjoncture.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un, ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractere.
Un véritable Roi n'est ni mari, ni pere;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance, et si vaste et si grande,
Vous pouvez déja voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espere gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je regne donc, ingrat! puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes;
Ton Roi fait ce partage entre ton frere et toi.
Je ne suis plus ton pere; obéis à ton Roi.

NICOMEDE.

Si vous étiez aussi le Roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser;

Mais enfin, pour vous plaire et ne pas l'offenser,
J'obéirai, Seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
A ce frere si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme?
Tu la préferes, lâche! à ces prix glorieux,
Que ta valeur unit au bien de tes ayeux!
Après cette infamie, es-tu digne de vivre?

NICOMEDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils,
Par qui tous ces États aux vôtres sont unis?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadême?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cédé-je à mon frere en cédant vos États?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire;
Mais un Monarque enfin comme un autre homme expire;
Et vos peuples alors ayant besoin d'un Roi,
Voudront choisir peut-être entre ce Prince et moi.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant

Que, pour remplir un trône, il rappelle un absent.
Que si leurs sentimens se reglent sur les vôtres,
Sous le joug de vos loix j'en ai bien rangé d'autres;
Et dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMEDE.

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos États à ce Prince livrés,
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare:
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang;
Et demain....

SCENE IV.

FLAMINIUS, PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colere,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légere:
Le Sénat, en effet, pourra s'en indigner,
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison, et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale:
Je le fais Roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome, entre vous et lui, jugera de l'outrage.
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'ôtage;
Et, pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Si-tôt qu'il aura vu son frere couronné.

NICOMEDE.

Vous m'enverrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.
Va, va lui demander ta chere Laodice.

NICOMEDE.

J'irai, j'irai, Seigneur: vous le voulez ainsi;
Et j'y serai plus Roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déja vous adore.

NICOMEDE.

Tout beau, Flaminius ! je n'y suis pas encore;
La route en est mal sûre, à tout considérer,
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remene, Araspe, et redoublez sa garde.

(*Araspe et les Gardes emmenent Nicomede.*)

(*A Attale.*)

Toi, rends graces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui, tu ne seras plus rien.

(*A Flaminius.*)

Vous, Seigneur, excusez si me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la Reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui....
Attale, encore un coup, rends grace à ton appui.

(*Il sort.*)

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

SEIGNEUR, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.

Je l'avoûrai pourtant, le trône de mon pere
Ne fait pas le bonheur que plus je considere.
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocens.
La qualité de Roi qui me rend digne d'elle....

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent:
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son pere mourant;
Et par son propre aveu la Reine d'Arménie
Est due à l'héritier du Roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle; et, Reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.
Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un diadême
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand Prince qu'elle aime?
En vous qui la privez d'un si cher protecteur?
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce Prince hors d'ici, Seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours:
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, Seigneur, de tout point me confondre;
Et je serois moins Roi qu'un objet de pitié,

Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale;
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Oui, pour le Prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau;
Mais pour le Roi de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau! Quoi! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire,
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, Prince, et que me dites-vous?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre République?

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome, qui vous servoit auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône, eût fait une injustice:
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi;
Mais par d'autres moyens elle vous a fait Roi,
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette Reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelqu'autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice, ou force de sa part;
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire;
Ou si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus, du moins, sans l'aveu du Sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succede,
Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomede;
Et lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis:
Vous êtes Souverain, et tout vous est permis.
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le Roi vous l'a dit; souvenez-vous-en bien.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

SCENE VI.

ATTALE, *seul.*

ATTALE, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres ?
Veux-tu le nom de Roi pour avoir tant de Maîtres ?
Ah ! ce titre, à ce prix, déja m'est importun ;
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le Ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cede à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre :
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre ;
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et d'une indigne ardeur lâchement embrâsé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer.
Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes ;
Puisque te voilà Roi, l'Asie a d'autres Reines
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, Madame....

ARSINOÉ.

Eh ! bien, soit, je veux qu'elle se rende ;
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?
Si-tôt que d'Arménie elle t'aura fait Roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô Dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance ?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer, ou le poison, pour venger son amant ?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !
Rome qui n'aime pas à voir un puissant Roi,
L'a craint en Nicomede, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une Reine,
Si je ne veux déplaire à notre Souveraine ;
Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'Empire du monde.
Aussi-tôt qu'un État devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête ;
Et leur guerre est trop juste, après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.
Eux qui, pour gouverner, sont les premiers des hommes,
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,

Veulent sur tous les Rois un si haut ascendant
Que leur Empire seul demeure indépendant.
Je les connois, Madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus et renverser Carthage.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cede à des raisons que je ne puis forcer.
D'autant plus justement mon impuissance y cede,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomede.
Un si grand ennemi leur répond de ma foi;
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence;
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le tems pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.

Le mal croît ; il est tems d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire, et ne lui point répondre.
Rome, autrefois, a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le Sénat n'épargnoit promesse, ni menace,
Et rappelloit par-là son escadron mutin,
Et du mont Quirinal, et du mont Aventin,
Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-tems sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibere.
Ce qu'a fait le Sénat montre ce qu'il faut faire;
Et le Roi.... Mais il vient.

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

JE ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déja son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir; et, si vous m'en croyez....

SCENE IV.

CLÉONE, PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

CLÉONE.

Tout est perdu, Madame, à moins d'un prompt remede;
Tout le peuple, à grands cris, demande Nicomede:
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes;
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes:
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomede amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite:
Le peuple, par leur mort, pourroit s'être adouci;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi:

Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte;
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte:
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié, ni terreur.

SCENE V.

ARASPE, PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule:
De moment en moment votre garde s'écoule;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le Prince entre mes mains ne sera pas long-tems.
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre
Ce précieux objet d'une amitié si tendre;
Obéissons, Madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son Roi;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah! Seigneur!

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu:
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah! Seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomede avecque ma couronne:
Je n'ai point d'autre choix; et s'il est le plus fort,
Je dois à son idole, ou mon sceptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce Prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'ôtage de Rome, et non plus votre fils.
Je dois m'en souvenir, quand son pere l'oublie:
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au Sénat, et n'y puis consentir.
Ma galere est au port toute prête à partir;
Le Palais y répond par la porte secrete:
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son ôtage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, Seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer.
Parlez.

ARSINOÉ.

Le Ciel m'inspire un dessein dont j'espere
Et satisfaire Rome, et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son ôtage aisément.
Cette porte secrete ici nous favorise ;
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous :
Faites-lui perdre tems, tandis qu'en assurance
La galere s'éloigne avec son espérance.
S'il force le Palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empêchemens, que vous ferez vous-même,
Pourront de toutes parts aider au stratagême.
Quelqu'aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paroît trop facile ;
Et s'il l'obtient, Seigneur, il faut fuir vous et moi ;
S'il le voit à sa tête, il en fera son Roi ;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avoûrai, Madame,
Que le Ciel a versé ce conseil dans votre ame.

(*A Flaminius.*)

Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté ;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en ôtage....
Mais qui perd tems ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre ; allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats ;
Peut-être un plus grand nombre auroit quelque infidele.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.

(*Prusias, Flaminius et Araspe sortent.*)

SCENE VI.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vais, de mon côté,
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagême en ajouter quelqu'autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre ;
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, Madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc.... J'apperçois la Reine d'Arménie.

(*Attale sort.*)

SCENE VII.

LAODICE, ARSINOÉ, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

LAODICE.

Non, Madame ; et pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déja de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une Reine ;
C'est déja trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadême.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE.

Le Ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur Souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusques dans le Palais pousser leur insolence,
Vous appellez cela fort peu de violence ?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, Madame, et je le voi;
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le Roi, rappellez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale:
Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal ?
Vous par qui seule ici tout ce désordre arrive,
Vous qui dans ce Palais vous voyez ma captive,
Vous qui me répondrez, au prix de votre sang,
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace !

LAODICE.

Vous obstiner, Madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,

Que,

Que quand il me plaira vous serez ma victime ;
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime.
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets,
Ces cris séditieux sont autant de forfaits;
Mais pour moi qui suis Reine, et qui dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, Madame; et, quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le Palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos Rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor, parmi votre maison,
Quelqu'autre Métrobate ou quelqu'autre Zénon ?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déja gagnés par mes sourdes pratiques ?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?
Je ne veux point régner sur votre Bithynie;
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre,
Flaminius l'y mene, et pourra vous le rendre;

Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,
Car déja sa galere a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyois !...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, Madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame.
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect, ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'ôtage,
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusques dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses Etats
Soutenir ma fureur d'un million de bras,
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie....

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin regner en Bithynie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui
Le Roi pourra souffrir que vous régniez pour lui!

LAODICE.

J'y regnerai, Madame, et sans lui faire injure;
Puisque le Roi veut bien n'être Roi qu'en peinture,
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui regne pour lui des Romains ou de moi?...
Mais un second ôtage entre mes mains se jette.

SCENE VIII.

ATTALE, ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah! Madame!

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les Dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le Prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, Madame;
La générosité déja rentre en mon ame.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe, avec sa foible escorte,
L'avoit déja conduit à cette fausse porte:
L'Ambassadeur de Rome étoit déja passé,
Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du Prince; il s'écrie, et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussi-tôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder ;
Et ce Prince. . . . .

ARSINOÉ.

Ah ! mon fils, qu'il est par-tout de traîtres !
Qu'il est peu de sujets fideles à leurs maîtres !....
Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespere.
J'ai couru me ranger auprès du Roi mon pere,
Il n'en étoit plus tems ; ce Monarque étonné,
A ses frayeurs déja s'étoit abandonné,
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain, dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCENE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non; nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ.

Mourons, mourons, Seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;

N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, Madame, offense un si grand homme,
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connoître; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavoûrois, s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal....
Mais le voici: voyez si je le connois mal.

SCENE X et derniere.

NICOMEDE, PRUSIAS, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Tout est calme, Seigneur, un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi ! me viens-tu braver jusques dans mon Palais,
Rebelle?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif, insolent d'avoir brisé sa chaîne;
Je viens, en bon sujet, vous rendre le repos
Que d'autres intérêts troubloient mal-à-propos.

Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de regner elle suit la maxime ;
Et son Ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne.
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne.
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

(*A Arsinoé.*)

Faites lui grace aussi, Madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
Votre amour maternel veut voir regner mon frere ;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit Roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes ;
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusques dedans mon cœur ?
Contre tant de vertus je ne puis le défendre,
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, Madame, et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire;
Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, Prince, à qui nous vous devons.

NICOMEDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main ?

NICOMEDE.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnoître en mon sang un vrai sang de Monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frere, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du Roi, de la Reine, et les siens, et les vôtres....
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'Etat?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat,
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service,
Et me venger enfin, ou sur vous, ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi....
(*A Arsinoé.*)
Mais, Madame....

ARSINOÉ.

Il suffit : voilà le stratagême
Que vous m'avez promis pour moi contre moi-même.

(*A Nicomede.*)

Et j'ai l'esprit, Seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE, *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert toute ame généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix
Qu'elle jette toujours sur la tête des Rois:
Nous vous la demandons hors de la servitude,
Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, *à Nicomede.*

C'est de quoi le Sénat pourra délibérer;
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime:
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux Dieux, nos dignes Souverains,
Pour comble de bonheur, l'amitié des Romains.

FIN.

EXAMEN
DE NICOMEDE.

VOICI une Piece d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unieme que j'ai mise sur le Théatre ; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien mal-aisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions qui doivent être l'ame des Tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y regne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertû, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les Peuples.

L'Histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré, est tirée du quatrieme livre de Justin. J'ai ôté de ma Scene l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son pere qui lui en avoit voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias, ni à Nicomede

aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, Reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette Histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même Roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon Ouvrage. J'en ai fait Nicomede disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains, et prenant l'occasion de l'Ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce Roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrete de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la Reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramene un de ses fils, que mon Auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mere ambitieuse; et de l'autre, il oppose à Nicomede un Rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce Prince les sanglans desseins de son pere, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mere lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes Personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doi-

vent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les Rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient pour traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte, à force de s'augmenter, et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractere que j'ai donné à leur République en la personne de son Ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un Prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce Héros de ma façon sort un peu des regles de la Tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du Spectateur, est quelquefois aussi agréable, que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une; mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les Auditeurs dans les intérêts de ce Prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve

une maniere de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la Tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomede nous laisse une aversion contre la pusillanimité, et la généreuse reconnoissance d'Héraclius qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette Piece est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vîte, comme je l'ait dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeller leur courage, et viennent se ranger auprès de la Reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomede les affections de cette Reine et du Prince Attale, qu'il avoit choisi pour instrumens à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avois fini la Piece sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomede à sa belle-mere un grand déplaisir de ce

que

que la fuite du Roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des Spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos Personnages à la conclusion de cette sorte de Poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

AU LECTEUR.

NE cherchez point dans cette Tragédie les agrémens qui sont en possession de faire réussir au Théatre les Poëmes de cette nature ; vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportemens de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caracteres, ont suppléé au manque de ces graces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événemens connus, où il ne nous est pas permis de rien changer, qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la regle nous force d'en resserrer les tems et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucune femme, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques auxquelles je me suis attaché. L'une a vécu de ce tems-là ; c'est la premiere femme de Pompée,

qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Émilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée ; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, Évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entiere de lui faire un réfuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée. Cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable, par les Lettres des Principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'Histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appellerent Sertorius d'Afrique, pour être leur chef contre le parti de Sylla ; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en République, ou sous

une Monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une Reine ; et je ne la pouvois faire sortir d'un sang plus considérable, que de celui de Viriatus dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur a fait tête dans ces Provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas Roi, en effet, mais il en avoit toute l'autorité ; et les Préteurs et Consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimerent assez pour faire des Traités de paix avec lui, comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite ; de sorte qu'il auroit pu être ayeul ou bisayeul de cette Reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le Consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette Princesse, sur la foi de cet Évêque Espagnol que je viens de citer, et qui m'a jetté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi :

Et de Servilius l'astre prédominant, &c.

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce Poëme, étoit mort six ans avant Sertorius; mais à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les tems pour faire l'unité de jour, et, pourvu qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa Dictature; ce qu'il fait en même-tems que Sertorius est assassiné. Je dis, de plus, que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des tems, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle; et l'Auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'Histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la

vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une regle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est mal-aisé, en lisant la vie de ce Héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les États, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un Auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres Chefs Romains continuoient contre Sertorius; car il est assez mal-aisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, après que la République sembloit être rétablie par la démission volontaire, et la mort de son Tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome, n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et

beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la République l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrette de son ambition, qui semoit dès-lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnemens de la politique, qui fait l'ame de toute cette Tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de

la prudence d'un Général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont ce chef du parti contraire est maître absolu ; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux Critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté ; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu, sans lui faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la regle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prît un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des premiers dans la Cour, et pour la naissance et pour l'esprit, ont estimée autant qu'une Piece entiere. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans

raison sur le Théatre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le Poëme en retirera pourront mériter cette grace.

SUJET DE SERTORIUS.

PENDANT les divisions qui troublerent Rome sous Marius et Sylla, Sertorius, Général du parti de Marius, passa en Espagne, dont il conquit une partie. Arrêté à Nertobrige, ville d'Aragon, il y trouve Viriate, Reine de Lusitanie, qui, quoiqu'il soit déja fort âgé, veut l'épouser, pour s'en faire un protecteur et conserver ses États. Mais Aristie, premiere femme du jeune Pompée, Général du parti de Sylla, et que ce Tyran a forcé de répudier pour lui faire épouser sa belle fille Émilie, vient se réfugier auprès de Sertorius, qui apprennant que son Lieutenant Perpenna est amoureux de Viriate, consent à ce qu'il l'épouse, et est prêt à donner la main à Aristie, pour réparer l'injure qu'elle a reçue de Pompée. Pendant que se font tous ces arrangemens, Pompée poursuivant Ser-

torius et ne remportant sur lui aucun avantage, lui demande une treve et une entrevue, sous prétexte de conférer ensemble des motifs de la guerre; mais bien plus véritablement afin de voir Aristie, qu'il aime toujours et qu'il voudroit empêcher de former de nouveaux nœuds. Le magnanime Sertorius concourt lui-même à leur réunion, qu'Aristie ne peut long-tems rejetter, puisqu'elle aime toujours aussi Pompée, qu'elle apprend ne lui avoir été infidele qu'en apparence et pour plaire à Sylla. Elle apprend, de plus, qu'Émilie, qu'elle croyoit sa rivale préférée, arrachée, par ce Tyran, à Glabrion, son premier époux, n'a cessé de lui rester unie, malgré son second hymen avec Pompée, et qu'elle est prête à mettre au monde un fruit de cette premiere et constante union, quoiqu'elle passe pour être femme de Pompée. Aristius, frere d'Aristie, lui fait parvenir de Rome des nouvelles bien plus satisfaisantes encore; c'est la mort d'Émilie dans ses couches, et l'ordre que Sylla, voulant rendre la paix et la liberté à Rome, donne à Pompée de cesser toute hostilité contre Sertorius, de revenir avec son armée,

et

et de renouer sa premiere union avec Aristie. Mais Perpenna, qui ignore toutes ces nouvelles dispositions, qui est dévoré d'ambition et de jalousie de la gloire de Sertorius, et qui n'aime de Viriate que le sceptre de Lusitanie, que son hymen lui doit apporter, craint que Sertorius, épousant Aristie et se fixant en Espagne, ne continue de lui être supérieur en rang, comme il l'est en qualités personnelles, et il forme l'affreux projet de l'assassiner, pendant un festin auquel il l'invite. Après s'être souillé de ce crime atroce, après avoir massacré son Général, qui étoit son ami, qui faisoit tout pour lui, qui rapportoit à lui une grande partie de ses succès et de sa gloire, Perpenna veut s'en faire un mérite auprès de Viriate, à laquelle il est devenu odieux, et auprès de Pompée, qui, indigné d'une si lâche trahison, le livre au peuple, par les mains de qui il est impitoyablement déchiré. Pompée et Viriate rendent les honneurs funebres à Sertorius; ensuite Aristie et son époux retournent à Rome jouir du bonheur d'être enfin réunis l'un à l'autre pour jamais.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

SERTORIUS.

Corneille n'a continué à faire lui-même l'Examen de ses Pieces que jusqu'à sa Tragédie Lyrique de *La Toison d'or*, qui précede chronologiquement Sertorius.

« Après tant de Tragédies peu dignes de Corneille, (depuis *Nicomede*, il n'y eut que *Pertharite* et *Œdipe*) en voici une où vous retrouverez souvent l'Auteur de *Cinna*. (Voltaire, Préface de Sertorius, édition de P. Corneille, avec des Commentaires.) Elle mérite plus d'attention que les autres. L'entrevue de Pompée et de Sertorius eut le succès dont elle étoit digne, et réveilla tous les ennemis de Corneille. Le plus implacable étoit alors l'Abbé d'Aubignac, homme célebre en son tems, et que sa *Pratique*

du Théatre, toute médiocre qu'elle est, faisoit regarder comme un Législateur en Littérature. Cet Abbé, qui avoit été long-tems Prédicateur, s'étoit acquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de Paris. Il étoit bien douloureux, sans doute, à l'Auteur de *Cinna* de voir un Prédicateur et un homme de Lettres considérable écrire à Madame la Duchesse de Retz, à l'abri d'un privilége du Roi, des choses qui auroient flétri un homme moins connu et moins estimé que Corneille. »

Vous êtes Poëte, et Poëte de Théatre, dit-il à ce grand Homme, dans sa quatrieme Dissertation adressée à Madame de Retz. *Vous êtes abandonné à une vile dépendance des histrions ; votre commerce ordinaire n'est qu'avec leurs portiers ; vos amis ne sont que des Libraires du Palais. Il faudroit avoir perdu le sens, aussi bien que vous, pour être en mauvaise humeur du gain que vous pouvez tirer de vos veilles, et de vos empressemens auprès des Histrions et des Libraires. Il vous arrive assez souvent lorsqu'on vous loue que vous n'êtes plus affamé de gloire, mais d'argent. Défaites-vous, M. de Corneille, de ces mauvaises façons de parler*

qui sont encore plus mauvaises que vos vers..... J'avois cru, comme plusieurs, que vous étiez le Poëte de La Critique de l'École des Femmes, *et que Licidas étoit un nom déguisé comme celui de M. de Corneille ; car vous êtes, sans doute, le Marquis de* Mascarille, *qui piaille toujours, qui ricane toujours, qui parle toujours et ne dit jamais rien qui vaille*, &c. (1).

« Ces horribles platitudes trouvoient alors des Protecteurs, parce que Corneille étoit vivant. Jamais les *Zoïles*, les *Gacons*, &c. n'ont vomi de plus grandes indignités. Il attaqua Corneille sur sa famille, sur sa personne : il examina jusqu'à sa voix, sa démarche, toutes ses actions, toute sa conduite dans son domestique ; et dans ces torrens d'injures, il fut secondé par les mauvais Auteurs ; ce que l'on croira sans peine.... On alla jusqu'à lui imputer des vers qu'il n'avoit point faits ; ressource ordinaire de la basse envie, mais ressource inutile ; car ceux qui ont assez de lâcheté pour faire courir un Ouvrage sous le

(1) Devizé publia une *défense du Sertorius de Corneille*, dédiée au Duc de Guise, et imprimée à Paris chez Barbin, en 1663, *in*-12, contre la Critique de l'Abbé d'Aubignac.

nom d'un grand Homme, n'ayant jamais assez de génie pour l'imiter, l'imposture est bientôt reconnue. Mais enfin rien ne put obscurcir la gloire de Corneille, la seule chose presque qui lui restât. Le Public, de tous les tems et de toutes les Nations, toujours juste à la longue, ne juge les grands hommes que par leurs bons Ouvrages, et non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais. Les belles scenes du *Cid*, les admirables morceaux des *Horaces*, les beautés nobles et sages de *Cinna*, le sublime rôle de *Cornélie*, ceux de *Sévere* et de *Pauline*, le cinquieme acte de *Rodogune*, la conférence de *Sertorius* et de *Pompée ;* tant de beaux morceaux tous produits dans un tems où l'on sortoit à peine de la barbarie, assureront à Corneille une place parmi les plus grands Hommes jusqu'à la derniere postérité. »

« Il falloit être le grand Corneille pour concevoir un dessein si hardi que celui de la Tragédie de Sertorius, et l'exécuter aussi heureusement. (Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome neuvieme, page 97 et suivantes.) Viriate n'est attachée à Sertorius que par la haute

estime qu'elle a conçue pour lui. Sertorius en est si peu passionné, qu'il balance entr'elle et Aristie, suivant que l'intérêt de son parti et l'amour de la patrie semblent l'exiger. Aristie ne cherche ce Général que dans le dessein de se venger de Sylla et de Pompée, dont le cœur est plus sensible à l'ambition qu'à l'amour. A l'égard de Perpenna, personnage assez odieux, on voit que l'ambition est la passion qui le domine, et le fait conspirer contre son ami et son bienfaiteur. La politique est donc l'ame de cette Tragédie, et les raisonnemens sur cette matiere y tiennent la place des sentimens de tendresse. Pour peu qu'on ait de connoissance du Théatre, on sentira combien il est difficile avec ce seul secours d'intéresser et de plaire : aussi cet Art étoit-il réservé à l'Auteur de cet Ouvrage. »

Loret, dans sa *Muse historique*, du 4 Mars 1662, s'exprime ainsi, à l'occasion de cette Piece :

« Depuis huit jours les beaux esprits
» Ne s'entretiennent dans Paris
» Que de la derniere merveille
» Qu'a produite le grand Corneille,

» Qui, selon le commun récit,
» A plus de beautés que son *Cid*,
» A plus de forces et de graces
» Que *Pompée* et que les *Horaces*,
» A plus de charmes que n'en a
» Son inimitable *Cinna*,
» Que l'*Œdipe*, ni *Rodogune*,
» Dont la gloire est si peu commune,
» Ni mêmement qu'*Héraclius*,
» Savoir le grand *Sertorius*,
» Qu'au Marais du Temple l'on joue,
» Sujet que tout le monde avoue
» Etre divinement traité,
» Nonobstant la stérilité;
» Et c'est en un semblable Ouvrage
» Ce qu'on admire davantage.
» On ne voit en cette action,
» Tendresse, amour, ni passion,
» Ni d'*extr'ordinaire* Spectacle,
» Et passe pourtant pour miracle.
» Certes, cet illustre Normand,
» Qui n'écrit rien que de charmant,
» De merveilleux et d'énergique,
» Passe, en qualité de Tragique,
» Les Poëtes les plus hardis,
» Du tems présent et de jadis.
» Il fait mieux, dit-on, qu'Euripide,
» Buveur de l'onde Aganippide,
» Mieux que Séneque, le Romain,
» Prisé de tout le genre-humain.

» Et bref mieux que défunt Sophocle,
» Qui n'a de rime qu'Empédocle,
» Mais dont les esprits mieux sensés
» Disent encor du bien assez,
» Depuis deux mille ans que cet homme
» Est mort bien loin par-delà Rome.
» Les Comédiens du Marais,
» Poussés de leur propre *intérêt*,
» Et qui, dans des choses pareilles,
» Ne font leur métier qu'à merveilles,
» S'efforcent à si bien jouer
» Qu'on ne les en peut trop louer;
» Et, pour ne pas paroître chiches,
» On leur voit des habits si riches,
» Si brillans de loin et de près,
» Et pour ce sujet faits exprès,
» Que chaque Spectateur proteste
» Qu'on ne peut rien voir de plus *leste*. »

Les freres Parfaict nous apprennent encore que « Corneille fut si content de la maniere dont *La Toison d'or* avoit été exécutée par les Comédiens du Marais, qu'il crut pouvoir leur confier le succès de Sertorius. » Il faisoit ordinairement jouer ses Pieces par les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. « L'usage, observé de tout tems, entre les Comédiens François, ajoutent les freres Parfaict, étoit de n'entreprendre

point de jouer au préjudice d'une Troupe les Pieces dont elle étoit en possession, et qu'elle avoit mises au Théatre à ses frais particuliers, pour en retirer les premiers avantages, jusqu'à ce qu'elles fussent rendues publiques par l'impression. Sertorius ayant été imprimé à la fin de 1662, Moliere le fit représenter sur son Théatre au mois d'Avril de l'année suivante. »

« Tout est neuf dans Sertorius, les caracteres, les intérêts qui y sont agités, et sur-tout la maniere dont ils le sont. L'entrevue de Sertorius et de Pompée eut effrayé tout autre que Corneille; et il a surpassé dans cette entrevue l'idée que nous avions de Pompée et de Sertorius. Il est au-dessus de tout ce qu'il traite. » Dictionnaire Dramatique, tome troisieme, page 136.

« Cette scene (celle de l'entrevue) fit le succès de Sertorius, (Voltaire, dans ses Commentaires sur cette Piece) et elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentimens, à la politique, aux bienséances de toute espece qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique,

j'en conviens, elle n'est que politique. La Piece de Sertorius n'a rien de la chaleur et du pathétique de la vraie Tragédie, comme Corneille l'avoue dans son Avis au Lecteur ; mais cette scene de Sertorius et de Pompée, prise à part, est un grand modele. »

« Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le Théatre de ces conférences entre de grands Hommes, qui méritent d'être remarquées. La premiere, dans Shakespéar, entre *Cassius* et *Brutus*. Elle est dans un goût un peu différent de celui de Corneille. Brutus reproche à Cassius *That he hath an itching palm* : ce qui signifie précisément que Cassius se fait graisser la patte. Cassius répond qu'il aimeroit mieux être un chien et aboyer à la lune que de se faire donner des *pots-de-vin*. Il y a d'ailleurs des choses vives et animées ; mais ce ton de la halle n'est pas tout-à-fait celui de la scene tragique : ce n'est pas celui du sage Addisson. La seconde conférence est dans l'*Alexandre* de Racine, entre *Porus*, *Ephestion* et *Taxile*. Si Ephestion étoit un personnage principal, et si la Tragédie étoit intéressante, cette conférence pourroit encore

plaire beaucoup au Théatre, même après celle de Sertorius et de Pompée. Le mal est que ces scenes ne sont pas absolument nécessaires à la Piece. Sertorius même demande au quatrieme acte, scene troisieme :

» . . . . Quel bruit fait par la ville
» De Pompée et de moi l'*entrevue inutile !* »

Ces scenes donnent rarement au Spectateur d'autre plaisir que celui de voir de grands Hommes conférer ensemble. »

« Je ne peux m'empêcher de remarquer qu'on trouve dans plusieurs Livres, sur-tout dans l'*Histoire du Théatre*, (d'après le *Parnasse François*, de Titon du Tillet ; et l'on peut ajouter, dans presque tous les Ouvrages qui traitent de l'Art Dramatique) que le Vicomte de Turenne, à la représentation de Sertorius, s'écria, en plusieurs endroits, *où donc Corneille a-t-il pu apprendre l'Art de la guerre ?* Ce conte est ridicule. Corneille eut très-mal fait d'entrer dans les détails de cet Art. Il fait dire en Général à Sertorius ce que ce Romain devoit peut-être se passer de dire, qu'il sait mieux se prévaloir du terrain

que Pompée. Il n'y a pas là de quoi étonner un Turenne. Les Généraux de Charles Quint et de François Premier pouvoient en effet s'étonner que Machiavel, Secrétaire de Florence, donnât des regles excellentes de Tactique, et enseignât à disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui. C'étoit alors qu'on pouvoit dire : où Machiavel a-t-il appris l'Art de la guerre ? Mais si le Vicomte de Turenne en avoit dit autant, sur un ou deux vers de Corneille qui n'enseignent point la Tactique, et qui ne doivent point l'enseigner, il auroit dit une puérilité dont il étoit incapable. On pouvoit plus justement dire que Corneille parloit supérieurement de Politique. La preuve en est dans Sertorius, et plus encore dans *Cinna*. Nous sommes inondés, depuis peu, de Livres sur le Gouvernement. Des hommes obscurs, incapables de se gouverner eux-mêmes, et ne connoissant ni le monde, ni la Cour, ni les affaires, se sont avisés d'instruire les Rois et les Ministres, et même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces Livres, je n'en excepte pas un, qui approche de loin de la délibération d'*Auguste*, dans *Cinna*, et de la conversation

versation de Sertorius et de Pompée ? C'est là que Corneille est bien grand ; et la comparaison que l'on peut faire de ces morceaux avec tous nos fatras de prose sur la Politique le rend plus grand encore, et est le plus bel éloge de la Poésie. » *Ibidem.*

« Il est dit dans le *Bolæana*, page 132, de l'édition *in*-12, que Boileau *n'aimoit pas cette fameuse conférence de Sertorius et de Pompée ; qu'il ne convenoit pas qu'elle eût mérité d'être si fort applaudie ; qu'elle étoit pleine d'esprit, si l'on vouloit, mais qu'elle n'étoit ni dans la raison, ni dans la nature : outre qu'il n'y avoit point de comparaison à faire entre Sertorius, vieux et très-expérimenté Capitaine, et Pompée, qui avoit à peine de la barbe au menton ; et qu'il étoit ridicule que Pompée vînt redemander sa femme à Sertorius, tandis qu'il en avoit une autre de la main de Sylla.* J'avoue que l'objet de cette conférence peut être critiqué ; mais j'ai bien de la peine à croire que Boileau ne fût pas content des morceaux adroits et sublimes de cette scene. Il savoit trop bien que le goût consiste à savoir admirer les beautés au milieu des défauts.... Ce sont ceux qui pré-

cedent et suivent cette belle scene qui justifient ce que Moliere disoit de Corneille, *qu'il avoit un lutin, qui tantôt lui faisoit ses vers admirables, et tantôt le laissoit travailler lui-même.* » *Ibidem.*

SERTORIUS,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE;

Représentée en 1662.

PERSONNAGES.

SERTORIUS, Général du parti de Marius en Espagne.

PERPENNA, Lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, Tribun de l'armée de Sertorius.

POMPÉE, Général du parti de Sylla.

ARISTIE, Femme de Pompée.

VIRIATE, Reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, Dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, Tribun du parti de Pompée.

ARCAS, Affranchi d'Aristius, frere d'Aristie.

La Scene est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'OU me vient ce désordre, Aufide, et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire ?
L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison,
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont, jusqu'à ce moment, m'a trop flatté l'idée,
L'image toute affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords,
Cette ame d'avec soi tout-à-coup divisée,
Reprend de ses remords la chaîne mal brisée,

Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-tems de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte!
Et depuis quand, Seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le regne du crime,
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules.
Marius, ni Carbon n'eurent point de scrupules:
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla, ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus.
Tour-à-tour la victoire autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie:
Tour-à-tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions;
Mais leurs sanglans discords, qui nous donnent des maî-
tres,
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres.
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un, ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef, pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?

Ah ! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre,
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats ?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain, que prendre loi d'un homme;
Mais Tyran pour Tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici :
De notre République, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asyle ouvert aux illustres proscrits
Réunit du Sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces Provinces,
Leur impose tribut, fait des loix à leurs Princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant ;
Mais comme tout parti demande un Commandant,
Ce bonheur imprévu, qui par-tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne....

AUFIDE.

Ah ! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur.
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
Lors...

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.
Je le passois en nombre, aussi-bien qu'en noblesse,
Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse ;

Mais si-tôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien,
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées,
Pour se ranger sous lui, voler vers ses tranchées;
Et, pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie,
Dont en secret dès-lors mon ame fut saisie,
Grossit de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encor plus que l'ambition.
J'adore Viriate, et cette grande Reine,
Des Lusitaniens l'illustre Souveraine,
Pourroit, par son hymen, me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens;
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée,
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas,
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence,
Qu'il me vole par-tout, même sans qu'il y pense,
Et que, toutes les fois qu'il m'enleve mon bien,
Son nom fait tout pour lui, sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flamme;
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame,
Et s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes desirs contens,
Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce Peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu Romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA.

Oui; mais de cette mort, la suite m'embarrasse:
Aurai-je sa fortune, aussi-bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui?
Et pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard. C'est dans votre festin
Que ce soir, par votre ordre, on tranche son destin.
La treve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices,
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre: il en est parmi nous
Qui pourroient bien avoir même remords que vous,
Et si vous différez... Mais le Tyran arrive,
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive,
Et je prierai les Dieux que, dans cet entretien,
Vous ayiez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

(*Il sort.*)

SCENE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui vient de me surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre ;
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages ;
D'un homme tel que vous la foi vaut cent ôtages.
Je n'en suis point surpris ; mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée aît pris le nom de grand,
Pour faire encore au vôtre entiere déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusques-là
Fait descendre l'orgueil des Héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne
Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enleve,
Si-tôt que le printems aura fini la treve.

C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :

Attendez tout aussi de ma reconnoissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer, il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne, et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux;
Car de son cher Tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore, ils s'aimoient chérement;
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que sa premiere flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asyle chez nous,
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux;
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance,
Dont les uns ses parens, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, quelle me vient de rendre.

Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre,
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, Seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrete et forte antipathie,
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie,
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner ?

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
Et de ce que je crains et de ce que je pense.
J'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer
Que je le cache même à qui m'a su charmer;
Mais tel que je puis être, on m'aime, ou, pour mieux dire,
La Reine Viriate à mon hymen aspire.
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées,
De nos deux Nations, l'une à l'autre enchaînées,
Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un.
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance,
Qui n'épargne ni biens, ni sang de ses sujets
Pour affermir ici nos généreux projets.
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelqu'autre pour elle;
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidelle,
Et, comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
Je ne puis l'ignorer, qu'autant que je le veux.

Je crains donc de l'aigrir, si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie
Pour venger ce mépris et servir son courroux
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.
Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance;
Et la Reine à tel point n'asservit pas mon cœur
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, Seigneur, dont votre ame est gênée,
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir;
Mais que sert la colere, où manque le pouvoir?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement?
Des plus nobles d'entr'eux, et des plus grands courages
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour ôtages?
Tous leurs Chefs sont Romains, et leurs propres soldats
Dispersés dans nos rangs ont fait tant de combats
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos loix et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre? et pourquoi refuser...,

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser?

Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate,
Et votre amour caché dans vos raisons éclate ;
Mais les raisonnemens sont ici superflus :
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus.
Parlez ; je vous dois tant, que ma reconnoissance
Ne peut être, sans honte, un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux
Que j'ose....

SERTORIUS.

C'est assez, je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah ! Seigneur, c'en est trop, et....

SERTORIUS.

Point de repartie :
Tous mes vœux sont déja du côté d'Aristie,
Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
La Reine se résolve à payer votre amour ;
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine....
La voici, laissez-moi ménager son esprit ;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

(*Perpenna sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS.

ARISTIE.

Ne vous offensez pas, si, dans mon infortune,
Ma foiblesse me force à vous être importune :
Non pas pour mon hymen, les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
Mais vous pouvez, Seigneur, joindre à mes espérances,
Contre un péril nouveau, nouvelles assurances.
J'apprends qu'un infidele, autrefois mon époux,
Vient jusques dans ces murs conférer avec vous :
L'ordre de son Tyran et sa flamme inquiete
Me pourront envier l'honneur de ma retraite.
L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat ;
Et tous les deux contre elle ont leur raison d'État.
Je vous demande donc sûreté toute entiere
Contre la violence et contre la priere,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, Madame ; un si rare mérite
Semble croître de prix, quand par force on le quitte.
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.

On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Émilie,
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé;
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé,
S'il chassoit Émilie, et me rendoit ma place,
J'aurois peine, Seigneur, à lui refuser grace;
Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte, en vain j'ose, Madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame;
Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentimens n'offrent que votre main;
Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur toujours à lui ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon Tyran et relever mon sort?
Laissons, Seigneur, laissons pour les petites ames
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes;
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,

Pour sauver des abois toute la République.
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ;
Mais dans ce dur exil que mon Tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;
Et j'ai des sentimens trop nobles, ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû ; je suis....

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, Seigneur, ce que vous êtes.
Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidele est d'un rang au-dessous.
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre :
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'éleve à la grandeur sublime,
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.
Mais, Seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude ;
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude,
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet espoir vous m'ayiez répondu.
Vous me pouvez d'un mot assurer, ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, Madame, après tout, que puis-je vous répondre ?

De quoi vous assurer, si vous-même parlez,
Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?
De votre illustre hymen je sais les avantages :
J'adore les grands noms que j'en ai pour ôtages,
Et vois que leurs secours, nous rehaussant le bras,
Auroient bientôt jetté la tyrannie à bas ;
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
Que pour me tout promettre, et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
Je vous dirois : « Seigneur, prenez, je vous la donne ;
» Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Émilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie ?
Ira-t-il se livrer à son juste courroux ?
Non, non ; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense.
Mais si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains, et Pompée avec eux ;
Vous aurez ces amis par ce nouveau divorce,
Vous aurez du Tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,

Qui de leur Général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes....
Il sera tems alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme;
Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur:
Pour rentrer dans mes fers, il brisera tes chaînes,
Et nous t'accablerons sous nos communes haines....
J'abuse trop, Seigneur, d'un précieux loisir;
Voilà vos intérêts, c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête.
Je vous laisse y penser: sur-tout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux,
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range
En captive de guerre, au péril d'un échange;
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi;
Qu'après vous, et Pompée, il n'en est point pour moi,
Et que....

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, Seigneur, j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.

(*Aristie sort.*)

(*Seul.*)

Dieux ! souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main, quand le cœur est ailleurs !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

THAMIRE, il faut parler, l'occasion nous presse;
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse,
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur-tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage,
En vain par le mépris des vœux de tous nos Rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix;
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible,
Ou n'ose en rien connoître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentimens confus,
Que l'amour propre obstine à douter du refus.
Epargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce héros si cher ... Tu le connois, Thamire;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui,
Et pour qui mépriser tous nos Rois que pour lui?
Sertorius lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.

Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône, en lui donnant la main;
Dis-lui... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse,
Moi qui connois ton zele à servir ta Princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand;
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend:
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte:
Il hait des passions l'impétueux tumulte;
Et son feu, que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre,
Qui soutient un banni contre toute la terre;
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage:
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge;
Le mérite a toujours des charmes éclatans,
Et quiconque peut tout, est aimable en tout tems.

THAMIRE.

Mais, Madame, nos Rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?

Celui des Turdetans, celui des Celtiberes,
Soutiendroient-ils si mal le sceptre de vos peres?

VIRIATE.

Contre des Rois comme eux j'aimerois leur soutien;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome;
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang, en faveur de ces lieux,
Balance les destins, et partage les Dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos Provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs Princes,
Sous un si haut appui nos Rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude,
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois Préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles,
Et de Servilius l'astre prédominant,
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand Roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissoit sa couronne pour jamais asservie,
Si pour briser les fers de son peuple captif
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,

Un bonheur si constant de nos ames décide
Que deux lustres de guerre assurent nos climats,
Contre ces Souverains de tant de Potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous, l'ombre de Pyrénées.
Nos Rois, sous ce Héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups;
Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais, consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal;
Mais, Thamire, après tout, il est leur Général:
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent,
Et tous ces Rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à son âge;
Mais enfin ce Héros, sujet au cours des ans,
A trop long-tems vaincu, pour vaincre encor long-tems,
Et sa mort....

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie;
Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.

Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie;
Ils feront plus pour moi, que ne feroient cent Rois....
Mais nous en parlerons encor quelque autrefois;
Je l'apperçois qui vient.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, Madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon ame?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur
Que demander à voir le fond de votre cœur?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire.
Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos Rois à l'envi briguent votre hyménée;
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un Prince inconstant, infidele,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zele,

Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai long-tems encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
J'ai mis tous mes États si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte.
Pour qui de tous ces Rois êtes-vous sans soupçon?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire;
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous, sans aucun intérêt...

VIRIATE.

C'est peut-être, Seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur Romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS.

J'ose, après cet aveu, vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur:
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral,

Libéral, intrépide, affable, magnanime;
Enfin, c'est Perpenna sur qui vous emportez....

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités.
Les éloges brillans que vous daignez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre;
Mais, certes, le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une Reine à votre Lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers Tribuns il faudra des Princesses.

SERTORIUS.

Madame....

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
Etes-vous trop pour moi? suis-je trop peu pour vous?
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles;
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles,
Et je veux bien, Seigneur, qu'on sache désormais,
Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende:
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande;
Et ne trouverois pas vos Rois à dédaigner,
N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner.
Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
Leur foiblesse, du moins, en conserve le titre.
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfere à tous,
En préfere le moindre à tout autre qu'à vous;
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
Il me faudroit un Roi de titre et de puissance;

Mais comme il n'en est plus, je pense m'en devoir:
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur, qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres ayeux dont on vous voit descendre.
A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soutiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais puisque, pour remplir la dignité royale,
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
Ne mêleroit point d'ombre à la splendeur du rang:
Il descend de nos Rois et de ceux d'Étrurie.
Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux,
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.
Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure:
Je ne veux que le nom de votre créature;
Un si glorieux titre a de quoi me ravir:
Il m'a fait triompher en voulant vous servir;
Et, malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître....

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter et disposer de moi.
Accordez le respect que mon trône vous donne,
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure:
Puisque vous le voulez, soyez ma créature;

Et me laissant en Reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parce que je le veux.
Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de votre obéissance,
Fût-il du sang des Dieux aussi-bien que des Rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse.
Votre grand Marius naquit dans la bassesse;
Et c'est pourtant le seul que le Peuple Romain
Ait jusques à sept fois choisi pour Souverain.
Ainsi, pour estimer chacun à sa maniere,
Au sang d'un Espagnol je ferois grace entiere;
Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
Mais si vous haïssez comme eux le nom de Reine,
Regardez-moi, Seigneur, comme Dame Romaine.
Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné,
Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
Je pense bien valoir une de mes sujettes;
Et si quelque Romaine a causé vos refus,
Je suis tout ce qu'elle est, et Reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illustre misere....

SERTORIUS.

Je vous entends, Madame; et, pour ne vous rien taire,
J'avoûrai qu'Aristie....

VIRIATE.

Elle nous a tout dit:
Je sais ce qu'elle espere, et ce qu'on vous écrit.
Sans y perdre de tems, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée.
Mais puisque pour ôter l'Espagne à nos Tyrans,
Nous prenons, vous et moi, des chemins différens,
De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirois, Madame, et vous et vos États,
De voir un tel secours, et ne l'accepter pas.
Mais ce même secours deviendroit notre perte,
S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins,
Jettât ce grand dépôt en de mauvaises mains.
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
A ce puissant renfort votre Lusitanie;
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait; je lui dois tant, Madame,
Qu'une juste priere en faveur de sa flamme....

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien?
Après que ma couronne a garanti vos têtes,
Ne mérité-je point de part en vos conquêtes?
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
Et m'assurer des fers par mon propre secours?
Ne vous y trompez pas: si Perpenna m'épouse
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse;
Et le rendrai moi-même assez entreprenant,
Pour ne vous pas laisser un Roi pour Lieutenant.
Je vous avoûrai plus. A qui que je me donne,

Je voudrai hautement soutenir ma couronne,
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes,
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes;
Mais ce que je propose en est le seul moyen,
Et quoi qu'ait fait pour vous ce cher Concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
Les malheurs du parti l'accabloient à tel point
Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint;
Et même, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit;
Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encore une campagne, et nos seuls escadrons
Aux aigles de Sylla font repasser les monts;
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre Empire!
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux,
Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces;
Le plus heureux destin surprend par les divorces,
Du trop de confiance il aime à se venger,
Et dans un grand dessein, rien n'est à négliger.

Devons-nous exposer à tant d'incertitude
L'esclavage de Rome, et notre servitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le Ciel veut peut-être leurs mains ?
Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas ?
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est, ou qu'il se croit digne du diadême,
Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout tems
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontens ;
Que piqué du mépris il osera peut-être....

VIRIATE.

Tranchez le mot, Seigneur, je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment ;
C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce héros d'importance;
Que je fasse un essai de mon obéissance,
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins.

SERTORIUS.

Madame, croyez-vous . . .

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire;
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on veut me dire.
Allez, faites-lui place, et ne présumez pas . . .

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas !
Si vous saviez . . .

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache ?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé . . .

VIRIATE.

N'achevez point, allez
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

(*Sertorius sort.*)

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, Madame . . .

VIRIATE.

L'apparence t'abuse, il m'aime au fond de l'ame.

THAMIRE.

Quoi ! quand pour un rival il s'obstine au refus . . .

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse, et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance . . .

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voilà qui s'avance.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna; Sertorius le dit:
Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit.
Je sais donc votre amour; mais, tirez-moi de peine,
Par où prétendez-vous mériter une Reine,
A quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour?

PERPENNA.

Par de sinceres vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices,
Et, si quelques effets peuvent justifier....

VIRIATE.

Eh! bien, qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie?

PERPENNA.

Ah! Madame....

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat:
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'État.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de Reine
Ne peut voir sans chagrin une autre Souveraine

Qui, sur mon propre trône, à mes yeux s'élevant,
Jusques dans mes Etats prenne le pas devant.
Sertorius y regne, et dans tout notre Empire
Il dispense des loix où j'ai voulu souscrire :
Je ne m'en repens point ; il en a bien usé :
Je rends graces au Ciel qui l'a favorisé ;
Mais, pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
Délivrez nos climats de cette vagabonde
Qui vient par son exil troubler un autre monde ;
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux,
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres Etats lui prêteront asyle.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile :
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras.
Et qu'importe, après tout, d'une autre, ou d'Aristie,
Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie ;
Donnons ordre au présent, et quant à l'avenir,
Suivant l'occasion, nous saurons y fournir :
Le tems est un grand maître, il régle bien des choses.
Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir ?

PERPENNA.

Si je le veux ? J'y cours,

Madame, et meurs déja d'y consacrer mes jours.
Mais pourrai-je espérer que ce foible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera suivre. . . .

VIRIATE.

Arrêtez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire ;
Mais laissez-moi, de grace, arbitre du salaire.
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ;
Et c'est vous dire assez pour la premiere fois.
Adieu.

(Elle sort avec Thamire.)

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, Seigneur, comme on vous joue ?
Tout son cœur est ailleurs : Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival,
Tandis que Viriate. . . .

PERPENNA.

Ah ! n'en juge point mal.
A lui rendre service elle m'ouvre une voie,
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous;
Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate!

AUFIDE.

Mais, Seigneur...

PERPENNA.

Epargnons les discours superflus,
Songeons à la servir, et ne contestons plus;
Cet unique souci tient mon ame occupée.
Cependant, de nos murs on découvre Pompée.
Tu sais qu'on me l'a dit, allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, POMPÉE, Suite.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la treve à tel point dût rehausser ma gloire ?
Qu'un nom, à qui la guerre a fait trop applaudir,
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et quand il lui plaira je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons; mais, Seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

(La Suite sort.)

SCENE II.

SCENE II.

SERTORIUS ET POMPÉE, *assis.*

POMPÉE.

L'INIMITIÉ qui regne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs,
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus ;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques, ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible,
Qui, dans nos escadrons, guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur ;
Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages,
J'apprends plus contre vous par mes désavantages
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites ;
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi :
Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
Ah ! si je vous pouvois rendre à la République,

Que je croirois lui faire un présent magnifique !
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la treve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance !
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine;
Mais avant que d'entrer dans ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayiez déja dans le degré sublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du pays, et la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge:
Le tems y fait beaucoup, et de mes actions,
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son Empire;

Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite,
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprete,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple Romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine;
Je vous l'ai déja dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu
Lasseroit une austere et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités;
Mais, Seigneur, étant seuls, je parle avec franchise.
Bannissant les témoins vous me l'avez permise;
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les Maîtres de la terre?
Ce nom sans vous et lui nous seroit encor dû;

D ij

C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves :
Ils étoient plus que Rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
Leur misere est le fruit de votre illustre peine,
Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine !
Vous avez hérité ce nom de vos ayeux ;
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la République ;
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un Empire,
Chacun suit au hasard la meilleure, ou la pire,
Suivant l'occasion, ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un, ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un Maître ;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du tems de Marius,
Et servirai sous lui, tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur :
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
Je lui prête mon bras sans engager mon ame,
Je m'abandonne au cours de sa félicité,

Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais, cependant, Seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux Dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne seme point pour vous, lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un Maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le tems détrompera ceux qui parlent ainsi;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise.
Votre exemple, à la fois, m'instruit et m'autorise:

Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux Dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome?
Du nom de Dictateur, du nom de Général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différens ne font rien à la chose:
Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose;
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites.
Jusques-là....

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusques-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
C'est un asyle ouvert que mon pouvoir suprême;
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre Empire en est d'autant plus dangereux
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, Seigneur, les ames soupçonneuses.

Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un Sénat qu'un amas de bannis,
Que cet asyle ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens;
Il est doux de revoir les murs de la patrie.
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome....

SERTORIUS.

Le séjour de votre Potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'État!
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa premiere force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie:
Unissons-nous ensemble, et le Tyran est bas;
Rome, à ce grand dessein, ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolatrie,
Et nous épargnerons ces flots de sang Romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE.

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire ?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous ?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne :
Je prétends un peu plus ; mais, dans cette union,
De votre Lieutenant m'envîrez-vous le nom ?

POMPÉE.

De pareils Lieutenans n'ont des chefs qu'en idée ;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée :
Ils n'en quittent que l'ombre ; et l'on ne sait que c'est
De suivre, ou d'obéir, que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature,
Et déja de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue :
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le Tyran, j'en vois le stratagême :
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié,
Jusques à vous forcer d'être son allié....

POMPÉE.

Hélas ! ce mot me tue ; et, (je le dis sans feinte)
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher :
Mon cœur frémit encore à me le reprocher.
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;
Et je vous rends, Seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur, dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses ;
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux, Dieux ! qu'entends-je ? Et qui, Seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous !

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance :
N'imitez point Sylla par cette violence ;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encore à vous.

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS, POMPÉE.

SERTORIUS.

VENEZ, venez, Madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'est elle-même, ô Ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sais que tout son cœur vous est encor fidele.
Reprenez votre bien, ou ne vous plaignez plus
Si j'ose m'enrichir, Seigneur, de vos refus.

(Il sort.)

SCENE IV.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

ME dit-on vrai, Madame, et seroit-il possible?....

ARISTIE.

Oui, Seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible;
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour,
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne le suis pas même, et je hais quelquefois,
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;
La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer?
Mon feu qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître.
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, Seigneur?

POMPÉE.

Si je vous aime?

Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux!
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentimens, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius:
Je suis au grand Pompée; et, puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius.... Mais, Seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius.... Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, plus d'Émilie.
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens!
C'est vous que je veux croire, et Pompée infidele
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle;
Il l'affermit pour moi.... Venez, Sertorius;
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hymenée;
Son ame, toute ailleurs, n'en sera point gênée:
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
Mais enfin, je vous aime, et ne puis davantage.
Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas;
Demeurez en état d'être toujours ma femme,

Gardez

Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son tems, il est vieil et cassé;
Son regne passera, s'il n'est déja passé :
Ce grand pouvoir lui pese, il s'apprête à le rendre;
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jettez donc point, Madame, en d'autres bras;
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas:
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi! n'êtes-vous pas entre les bras d'un autre?

POMPÉE.

Non, puisqu'il vous en faut confirmer le secret,
Émilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce Tyran qui l'arrache,
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache;
Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour;
Et dans ce triste état sa main qu'il m'a donnée,
N'a fait que l'éblouir par un feint hymenée,
Tandis que toute entiere à son cher Glabrion,
Elle paroît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, Seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendresse et vos empressemens,
Mais je suis au-dessus de ces attachemens;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes ayeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.

J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices ;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui ;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale,
Qu'il me releve autant que Sylla me ravale.
Non que je puisse aimer aucun autre que vous ;
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre et dont la renommée....

POMPÉE.

Ah ! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée.
Peut-être touchons-nous au moment desiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience ;
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort, ou de son repentir
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir !
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon Tyran impuni, ma Rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu !

POMPÉE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, Madame ?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, Seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Par-tout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée ?

Et quand Sertorius sera joint avec nous,
Que pourra le Tyran? qu'osera son courroux?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître,
Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui:
Joindre nos étendards, c'est grossir son Empire.
Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire.
Je sers; mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin
Qu'avant qu'on le reçoive, il n'en est plus besoin;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment;
Et quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les loix d'un autre homme,
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté?
Non, non, si vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au tems prêt à changer,
Et ne me perdre pas, au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est tems qu'un mot termine ces débats:
Me voulez-vous, Seigneur, ne me voulez-vous pas?
Parlez, que votre choix regle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?

Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté,
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté.

POMPÉE.

Je le vois bien, Madame, il faut rompre la treve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'acheve;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir
Que pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre, et garder ses conquêtes.

POMPÉE.

La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes:
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
Oui, j'en jure les Dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, Seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance:
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Émilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté
Sauront tourner vos pas de quelqu'autre côté:
Sur-tout ce privilege acquis aux grandes ames,
De changer, à leur gré, de maris et de femmes,
Mérite qu'on l'étale au bout de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

Ah ! c'en est trop, Madame, et de nouveau je jure....

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure ?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah ! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, Seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la moi, Madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?
Que par un autre hymen vous me déshonorez ?
Me punissent les Dieux que vous avez jurés,
Si, passé ce moment et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue !

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire ? hélas !

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Eteindre un tel amour !

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr ?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc, pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu, pour tout jamais.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

POURRAI-JE voir la Reine ?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques momens.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens?
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance ?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main,
Il aura peu de peine à fléchir son dédain:
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah ! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose,
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire ?

THAMIRE.

Oui. Mais, Seigneur, d'où vient cette surprise ?
Et de quoi s'inquiete un cœur qui la méprise ?

SERTORIUS.

N'appellez point mépris un violent respect,
Que sur mes plus doux vœux fait regner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre ;
Et je préfererois un peu d'emportement,
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire;
Mais la Reine, sensible à de nouveaux desirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare ;
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions:
De tels desirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome....

SERTORIUS.

Ah ! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé;
Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse,
Dans mes plus grands efforts, m'a fait voir ma foiblesse;
Ceux de la politique, et ceux de l'amitie,
M'ont mis en un état à me faire pitié:
Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la Reine,
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois son esprit fortement irrité,
Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre:
N'y perdez point de tems, et ne négligez rien.
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien...
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien sur-tout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCENE II.

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Seroit-il vrai, Seigneur ?

SERTORIUS.

Il est tout vrai, Madame ;
Mais bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t-il dit, la treve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace ?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu ?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu ;
Et si d'une offre en l'air votre ame encor frappée,
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
De l'un et l'autre hymen nous n'assurions les nœuds,
Dût se rompre la treve, et dût la jalousie,
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain . . .

VIRIATE.

Dès ce même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prieres pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus :
Qui peut ce qui lui plaît, commande alors qu'il prie.
D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolatrie.
Tant d'amour, tant de Rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire,
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix :
J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;
C'est un ordre absolu qu'il est tems que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône, il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, Madame,
De lui ceder ma place au camp et dans votre ame.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie....

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal,

Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine!
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne!
Vous m'en parlez enfin, comme si vous m'aimiez!

SERTORIUS.

Souffrez après ce mot que je meure à vos pieds.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre,
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre;
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai crû honteux d'aimer quand on n'est plus aimable:
J'ai voulu m'en défendre, à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu long-tems de vos mépris;
Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussi-tôt s'est fondée,
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos Rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie.
Non que ma passion s'en soit vue allentie;
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ses pensées:
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs;
Et pour m'en consoler j'envisageois l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime;
Mais près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.

Je

Je me rends donc, Madame, ordonnez de ma vie :
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna ?

VIRIATE.

Je sais vous obéir ;
Mais je ne sais que c'est d'aimer, ni de haïr ;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame,
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous,
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un Héros, qui par son hymenée,
Sache élever si haut le trône où je suis née
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien
Et laisser de vrais Rois de mon sang et du sien.
Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent Rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublîrai pourtant, et veux vous faire grace ;
M'aimez-vous ?

SERTORIUS.

Oserai-je en prendre encor l'audace ?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur, et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincere,
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa félicité,
Sans prendre aucun souci de votre dignité !

Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre Empire,
Que votre grand projet est celui de regner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah! Madame, est-il tems que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, Seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, Madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de tems doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
Des amis d'Aristie assurons le secours,
A force de promettre en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est le perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des miseres souffertes,
Et de ses intérêts un si haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe, à moi, si Rome souffre ou non?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie,
Je vous verrai Consul m'en apporter des Loix,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres Rois?
Si vous m'aimez, Seigneur, nos mers et nos montagnes

Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes;
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre;
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers:
Il est beau d'étaler cette prérogative,
Aux yeux du Rhône esclave, et de Rome captive,
Et de voir envier aux peuples abattus,
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
  Quand au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable;
Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.
Ne cherchons point, Madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,
Avant que de souscrire à l'hymen d'une Reine,
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive, et gloire, et liberté.

VIRIATE.

Je vous avoûrai plus, Seigneur, loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
Un courroux incapable, un orgueil endurci,
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? Et pourquoi, je vous prie...

SERTORIUS.

Mais nos Romains, Madame, aiment tous leur patrie,
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage;
Ils aimeront à vivre, et sous vous et sous moi
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un Tyran ou d'un
Roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une Reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leurs choix,
Où le gouvernement n'ait ni Tyrans, ni Rois.
Nos Espagnols formés à votre art militaire,
Acheveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux:
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une Ville où regnent les divorces,
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est Roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle:
Elle vous a banni; j'ai pris votre querelle:
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir;
Prenez le diadême, et laissez-la servir:
Il est beau de tenter des choses inouies,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.

Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand Roi ;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi.
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter, dès l'abord, les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontens!
Soyons heureux plus tard, pour l'être plus long-tems ;
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse.....

VIRIATE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
Seigneur ; mais après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis Reine, et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vais penser à moi ; vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah ! si vous écoutez cet injuste courroux....

VIRIATE.

Je n'en ai point, Seigneur ; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude.
Vous me direz demain où je dois l'arrêter ;
Cependant, je vous laisse avec qui consulter.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

PERPENNA, AUFIDE, SERTORIUS.

PERPENNA, *à Aufide.*

Dieux, qui peut faire ainsi disparoître la Reine?

AUFIDE *à Perpenna.*

Lui-même a quelque chose en l'ame qui le gêne,
Seigneur; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, Seigneur, j'ai grand besoin;
Tout son visage montre une fierté si haute....

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu; mais ce n'est pas ma faute,
Et vous savez....

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats....

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas;
Il n'est pas encor tems.

PERPENNA.

Continuez, de grace,
Il n'est pas encor tems que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre ;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux ;
Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
Le Tyran, après moi, vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, Seigneur, de tête et de Tyran ?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla ; vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la Reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits :
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix ;
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entretien inutile ?
Vous le saurez, Aufide !

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user ;
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,

Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée ;
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le Ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,
Seigneur ? Trouvez-vous l'offre, ou honteuse ou mal sûre ?

SERTORIUS.

Sylla peut, en effet, quitter sa dictature ;
Mais il peut faire aussi des Consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses loix ;
Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches Ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi
Rien n'est si dangereux que trop de bonne-foi.
Sylla par politique a pris cette mesure
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre ;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,

Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le Consulat.
Vous....

PERPENNA.

Ce n'est pas, Seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclus du Consulat par l'hymen d'une Reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui; mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la Reine est d'une humeur si fiere!....
Mais, peut-être le tems la rendra moins altiere.
Adieu; dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, Seigneur; mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup; mais, Seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non; je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Espagne a d'autres Reines;

Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux;
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergetes,
Rendroient vos volontés bien plutôt satisfaites.
La Reine avec chaleur sauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir!

SERTORIUS.

Que sert que je promette et que je vous la donne
Quand son ambition l'attache à ma personne?
Vous savez les raisons de cet attachement;
Je vous en ai parlé tantôt confidemment,
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien: j'y suis encor tout prêt;
Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une Reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, Seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire;
Mais si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure;
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.

Voyez quel prompt remede on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne;
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frisonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate....

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Oui, sur tous mes desirs je me rends absolu:
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître;
Et malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la Reine....

SERTORIUS.

Eh! bien, je lui dirai?....

PERPENNA.

Rien, Seigneur, rien encor; demain j'y penserai.
Toutefois la colere où s'emporte son ame,
Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, Seigneur, tout ce que vous voudrez,
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée !

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée....
Adieu ; j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles ;
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles,
Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé,
Et la Reine se rend si-tôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde ?
Et dans quel tems, Seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux ?
Elle n'est point ingrate, et les loix qu'elle impose,
Pour se faire obéir, promettent peu de chose ;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses loix.

Vous

Vous ne me dites rien ! Apprenez-moi, de grace,
Comment vous résolvez que le festin se passe.
Dissimulerez-vous ce manquement de foi?
Et voulez-vous....

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VIRIATE, ARISTIE.

ARISTIE.

Oui, Madame, j'en suis comme vous ennemie,
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie :
Je cherche à me venger, vous à vous établir;
Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence,
Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée, et moi pour le braver,
Cet ingrat, que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale;
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir ni que vers un Romain
Une Reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros dont l'ame a paru si Romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une Reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité,
Pareille aversion et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hymenée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,

Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre Etat.
Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
J'aurai grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux par tout faire des ennemis.
Parlez donc, quelque espoir que vous m'ayiez vu prendre,
Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentimens de ma place usurpée;
Et comme son amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr:
Ne me déguisez rien non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame; et d'ailleurs même on vous en a trop dit
Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique,
Pour sauver mes Etats d'un pouvoir tyrannique,
Et mes voisins domptés m'apprenoient que sans lui,
Nos Rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre,
Avec mes sujets seuls il commença la guerre,
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
Nos Rois lassés du joug, et vos persécutés

Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés
Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées;
Mais après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi,
Et regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des Monarques d'un sang qui sache gouverner,
Qui sache faire tête à vos Tyrans du monde,
Et rendre nôtre Espagne en lauriers si féconde
Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand; mais à quoi qu'il aspire.....

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer;
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome:
Je vois que s'il y rentre, il est perdu pour moi,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril que ma perte assurée,
Et si tous vos proscrits osent s'en désunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples aguerris sous votre discipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine,
Et ce sont des Romains, dont l'unique souci

Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête;
Un exemple si grand dignement soutenu
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu?

SCENE II.

VIRIATE, ARISTIE, ARCAS.

ARISTIE.

MADAME, c'est Arcas, l'affranchi de mon frere.
Sa venue en ces lieux cache quelque mystere....
Parle, Arcas, et dis-nous....

ARCAS.

Ces Lettres, mieux que moi,
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi.

ARISTIE *lit.*

« Chere sœur, pour ta joie il est tems que tu saches
» Que nos maux et les tiens vont finir en effet:
» Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
» Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
» Il s'est en plein Sénat démis de sa puissance,
» Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
» Le Ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
» Et la triste Æmilie est morte en accouchant.
» Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
» Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,

» Et que l'hymen te rende à tes premieres chaînes,
» En même tems qu'à Rome il rend sa liberté. »

QUINTUS ARISTIUS.

Le Ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable !...
Ce bonheur, comme à toi, me paroît incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas......

ARCAS.

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
De la part de Sylla, chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille Lettre,
A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience.
Mais rappellé vers vous par un transport d'amour
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une alégresse égale,
Madame, vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter,

Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadême,
Si contre cet amour.....

SCENE III.

THAMIRE, VIRIATE, ARISTIE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah, Madame!...

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire? et d'où te vient ce visage abattu?
Que nous disent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue....

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius....

VIRIATE.

N'acheveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus! O ciel!... Qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire.
Ces tigres, dont la rage au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang, courent parmi la Ville
Emouvoir les soldats, et le peuple imbécille;
Et Perpenna par eux proclamé Général,
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause:
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr...
Madame, après sa perte et parmi ses alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs, ni de larmes,
Ce sont amusemens que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment:
Qui pleure l'affoiblit, qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une ame royale;
Et ma douleur soumise au soin de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger;
Songez à fuir, Madame.

THAMIRE.

Il n'est plus tems. Aufide
Des portes du Palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous....
Il vient; dissimulez un si juste courroux,

Et jusqu'à ce qu'un tems plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussai-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCENE IV.

PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, *à Viriate.*

SERTORIUS est mort, cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse.
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres Etats elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de toute autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir
Et contre le présent et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang, ni l'âge,
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage;
Et, malgré ces defauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
Le nom de Général vous le rendoit aimable,
A vos Rois, à moi-même il étoit préférable,
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi,
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,

Avec des qualités, où votre ame hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une Reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des Rois,
(Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Sur-tout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton Général,
Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche! tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flammes,
T'emparer d'une Reine en son propre Palais
Et demander sa main pour prix de tes forfaits.
Crains les Dieux, scélérat! crains les Dieux, ou Pompée,
Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée,
Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant! plutôt que tu ne penses:
Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur je suis sûr du trépas;
Mais peut-être, Madame, il ne l'en croira pas,
Et quand il me verra commander une armée,
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantôt ses plus ardens souhaits:
J'ai même entre mes mains un assez bon ôtage
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.

Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine:
Après ce que j'ai fait, laissez faire la Reine;
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, Madame, en effet, c'est à moi de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentimens
Méritent de ma part de hauts remercîmens;
Les différer encor c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami....
Apprenez-le, Seigneur, car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade;
Et pour le peu de tems qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer.
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros, qu'il osa mériter ma colere,
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
Il a fait des efforts pour me donner à vous,
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une attente frivole;
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein,
Et ton bras....

VIRIATE.

Permettez, Madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.

Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son Général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie et l'horreur qui suit les grands forfaits;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense:
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi;
Tout cela montre une ame au dernier point charmée:
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée;
Et, comme je n'ai point les sentimens ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,
Pour être à tous momens maîtresse de sa vie,
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur...
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance;
Vous êtes maître ici, commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi, si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes;
J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoître ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point sans un remords bien rude
A tant de perfidie et tant d'ingratitude:
Pour vous je l'ai domté, pour vous je l'ai détruit;

J'en

J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête,
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée;
J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
Mon triomphe.....

SCENE V.

AUFIDE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

SEIGNEUR, Pompée est arrivé;
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre:
Nous n'avons point d'amis qui ne cédent au nombre.
Antoine et Manlius déchirés par morceaux,
Tout morts et tout sanglans, ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé.
Maître absolu de tout, il change ici la garde.
Pensez à vous: je meurs; la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, Seigneur, faut-il se préparer
A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?
Avez-vous en vos mains un assez bon ôtage,
Pour faire vos traités avec grand avantage ?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci.
Madame, j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCENE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire:
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit par-tout au succès de vos vœux.
Je vous rends Aristie, et finis cette crainte
Dont votre ame tantôt se montroit trop atteinte,
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui,
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus, je vous livre une fiere ennemie,
Avec tout son orgueil et sa Lusitanie.
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains,
Que déja leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,

Je n'ai point cru, Seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces Lettres de ma foi vous seront de bons gages,
Et vous reconnoîtrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez.

(*Il lui donne des Lettres qu'Aristie avoit apportées de Rom à Sertorius.*)

ARISTIE, *à Perpenna.*

Quoi, scélérat! quoi, lâche! oses-tu bien....

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien;
Il faut en sa présence un peu de modestie;
Et si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez....

(*A Pompée.*)

Vous voyez là, Seigneur, deux illustres rivales
Que cette perte anime à des haines égales:
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais puisque je vous vois, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un Dieu tutélaire,

(*Voyant Pompée brûler les Lettres.*)

Et ne puis.... Mais, ô Dieux! Seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPÉE, *après avoir brûlé les Lettres, sans les lire.*

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir:

Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop long-tems partagée,
N'y sera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son honneur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur....

(*A Celsus.*)

Oyez, Celsus.

(*Il lui parle bas.*)

(*Haut.*)

Sur-tout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome...

(*à Perpenna.*)

Vous, suivez ce Tribun; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il après un tel service....

POMPÉE.

J'en connois l'importance, et lui rendrai justice;
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPÉE.

C'est assez:
Je suis maître, je parle; allez, obéissez.

(*Perpenna, Aufide et Celsus sortent.*)

SCENE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouir parler en maître,
Grande Reine, ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai crû devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire;
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enleve,
Je vous offre la paix, et ne romps point la treve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer, sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
Et, pour mieux recevoir ce don renouvellé,
Il oublîra, Seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;

C'est tout ce que je puis, Seigneur, après ma perte :
Elle est irréparable ; et comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni Rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre, ainsi qu'à l'hyménée.
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
D'une juste amitié je sais garder les loix,
Et ne sais point régner comme regnent nos Rois.
S'il faut que sous votre ordre, ainsi qu'eux, je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine ;
Mais si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.
Vous choisirez, Seigneur ; ou si votre alliance
Ne peut voir mes États sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déja captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse ;
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCENE VIII et derniere.

CELSUS, POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus?

CELSUS.

Oui, Seigneur, le perfide
A vu plus de cent bras punir son parricide;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire....

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sûreté;
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre...

(*A Viriate.*)

Vous, Madame, agréez pour notre grand Héros
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funebres,
A l'égal de son nom, illustres et célebres,
Et dresser un tombeau témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

FIN.



OTHON,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

AU LECTEUR.

Si mes amis ne me trompent, cette Piece égale, ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres et solides se sont déclarés pour elle; et si j'ose y mêler le mien, je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, et un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers, on n'en a point vu de moi que j'aie travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de Tacite, qui commence ses Histoires par celle-ci, et je n'en ai encore mis aucune sur le Théatre à qui j'aie gardé plus de fidélité, et prêté plus d'invention. Les caracteres de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable Auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paroître les vertus de mon Héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices non plus que lui, et je me suis contenté de les attribuer à une politique de Cour, où quand le Souverain se

plongé dans les débauches, et que sa faveur n'est qu'à ce prix, il y a presse à qui sera de la partie. J'y ai conservé les événemens, et pris la liberté de changer la maniere dont ils arrivent, pour en jetter tout le crime sur un méchant homme, qu'on soupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte et déclarée. Othon avoit promis à ce Consul d'épouser sa fille, s'il le pouvoit faire choisir à Galba pour successeur; et comme il se vit Empereur sans son ministere, il se crut dégagé de cette promesse, et ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'Histoire, et je puis dire qu'on n'a point encore vu de Piece où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les unes les autres. J'en dirai davantage quand mes Libraires joindront celle ci aux Recueils qu'ils ont fait de celles de ma façon qui l'ont précédée.

SUJET

D'OTHON.

GALBA, Empereur Romain, veut, sur ses vieux jours, se choisir un successeur à l'Empire, et lui faire épouser sa niece Camille. Il s'en rapporte au Consul Vinius, et à Lacus, Préfet du Prétoire, par les avis desquels il se conduit depuis long-tems. Mais ces deux Conseillers different de principes. Vinius, desirant le bien de l'État, propose Othon. Lacus voulant conserver sur le nouvel Empereur l'ascendant qu'il a sur Galba, lui fait préférer Pison. Othon aime Plautine, fille de Vinius, et en est aimé. Ils sont près d'être unis; mais Vinius exige qu'il renonce à Plautine, et qu'il porte ses vœux à Camille, qui l'aime et qui, à ce qu'il croit, ne manquera pas de déterminer Galba en sa faveur. Ce changement donne à Martian, Affranchi de Galba, l'espérance d'obtenir la

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR OTHON.

« Cette Piece est si fort au-dessus de *Sophonisbe*, (qui l'a immédiatement précédée : nous pouvons ajouter, et de toutes celles que Corneille a faites depuis) que les amis de l'Auteur, jaloux de sa gloire, ne manquerent pas de dire qu'elle égaloit et passoit même les meilleures qu'il eût données. (Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome neuvieme, page 321 et suivantes.) Un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance et par leur goût lui accorderent aussi hautement leurs suffrages. »

« Cette Piece abonde plus en choses qu'en mots, dit M. Taffignon, dans sa *Dissertation sur Corneille et Racine, contre le sentiment de La Bruyere*. Je ne pourrois en rapporter quelques endroits qu'en en laissant un grand nombre de

plus beaux ; car elle a ceci d'admirable, que ce qu'un personnage y dit semble sans réponse, et qu'on entend après dans la réplique quelque chose encore de plus fort.... Toutes les Tragédies de Corneille ont ce mérite merveilleux.... Celle-ci n'est pas, à la vérité, la plus agréable ; mais c'est peut-être la plus belle et la plus utile. La plus fine politique s'y développe. Ceux qui ont part au Gouvernement s'y instruisent avec plus de succès que n'auroit fait Denys le Tyran dans une Comédie d'Aristophane, intitulée *Les Nuées*, que Platon lui recommandoit de lire, pour apprendre l'art de régner. »

Voici, en partie, comment Loret rapporte le succès de cette Tragédie, *Muse historique*, du 2 Août 1664.

« Ce qu'illec (1) j'ai su davantage,
» C'est qu'*Othon*, excellent Ouvrage,
» Que Corneille, plein d'un beau feu,
» A produit au jour, depuis peu,
» De sa plume docte et dorée,
» Devoit, la suivante soirée,
» Ravir et charmer, à son tour,
» Le Légat et toute la Cour.... »

(1) A Fontainebleau.

8 Novembre, même année.

« Il faut donc ici que j'avoue
» Qu'à l'Hôtel de Bourgogne on joue,
» Depuis un jour ou deux, dit-on,
» Un sujet que l'on nomme *Othon*,
» Sujet Romain, sujet sublime,
» Et digne d'éternelle estime.
» Jamais de plus beaux sentimens,
» Ni de plus rares ornemens
» Piece ne fut si bien pourvue.
» Je ne l'ai point encore vue,
» Et je ne suis que le rapport
» Que m'en fit hier maint esprit fort,
» Qui dit qu'elle est incomparable,
» Et que sa conduite admirable,
» Dans Fontainebleau, l'autre jour,
» Charma tous les Grands de la Cour.
» Mais d'où lui vient cet avantage ?
» Et d'où vient que de cet Ouvrage
» Tout le monde est adorateur ?
» C'est que Corneille en est l'Auteur,
» Cet inimitable génie,
» Et que l'illustre Compagnie,
» Ou Troupe Royale autrement,
» Qui la récite excellemment,
» Lui donne toute l'efficace,
» Tout l'éclat et toute la grace
» Qu'on doit prétendre en bonne-foi
» Des grands Comédiens du Roi.... »

« Il y a peu de Pieces qui commencent plus heureusement que celle-ci : (Voltaire, Commentaires d'Othon) je crois même que de toutes les expositions, celle d'Othon peut passer pour la plus belle ; et je ne connois que l'exposition de *Bajazet*, de Racine, qui lui soit supérieure... Celle d'Othon est claire, vigoureuse, attachante ; trois mérites très-rares dans les expositions. Cette premiere scene d'Othon prouve que Corneille avoit encore beaucoup de génie. »

« Le portrait d'Othon est très-beau, dans la quatrieme scene du second acte. Il est permis à un Auteur Dramatique d'ajouter des traits aux caracteres qu'il dépeint, et d'aller plus loin que l'Histoire. Tacite dit d'Othon, *Pueritiam incuriosè, adolescentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus. In provinciam specie legationis se posuit ; comiter administrata provincia.* Son enfance fut paresseuse, sa jeunesse débauchée. Il plut à Néron, en imitant ses vices et son luxe. S'étant exilé lui même dans la Lusitanie, dont il étoit Gouverneur, il s'y comporta avec humanité. *Ibidem.*

« Corneille fit jusqu'à trois fois le cinquieme

acte de cette Tragédie ; et il avouoit que cet acte seul lui avoit coûté plus de douze cents vers. »

« Le Maréchal de Grammont dit, à l'occasion d'Othon, *que Corneille devroit être le Bréviaire des Rois;* et Louvois, *qu'il faudroit un Parterre composé de Ministres d'Etat pour juger cette Piece.»* Anecdotes Dramatiques, de l'Abbé de La Porte, tome second, page 32.

Belin donna, le 5 Janvier 1699, une Tragédie, sous le titre de *La Mort d'Othon*, qui n'eut que trois représentations et n'a jamais été imprimée. On ne sait pas comment Belin a traité ce sujet, ni si son Héros est le même que celui de Corneille, la Piece de Belin « n'étant connue que par les Registres de la Comédie Françoise, » dit le Chevalier de Mouhy, dans son Abrégé de l'Histoire du Théatre François, tome premier, page 353.

OTHON,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.

Représentée en 1664.

PERSONNAGES.

GALBA, Empereur de Rome.

VINIUS, Consul.

OTHON, Sénateur Romain, Amant de Plautine.

LACUS, Préfet du Prétoire.

CAMILLE, Niece de Galba.

PLAUTINE, Fille de Vinius, Amante d'Othon.

MARTIAN, Affranchi de Galba.

ALBIN, Ami d'Othon.

ALBIANE, Sœur d'Albin, Dame d'honneur de Camille.

FLAVIE, Amie de Plautine.

ATTICUS, } Soldats Romains.
RUTILE, }

La Scene est à Rome, dans le Palais Impérial.

OTHON, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

VOTRE amitié, Seigneur, me rendra téméraire:
J'en abuse, et je sais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité;
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entends dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce Consul qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'Empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour,
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache,
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et, si du Souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
Quand le Monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite:
Le mérite et le sang nous y font discerner;
Mais quand le Potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'État que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite et prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tôt que de Galba le Sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les loix,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une armée et toute une Province.
Ainsi je me comptois de ses premiers suivans;
Mais déja Vinius avoit pris les devants.
Martian, l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages;
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir:
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de tems à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment

A qui dévoreroit ce regne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre:
J'espérai quelque tems de m'en pouvoir défendre;
Mais quand Nimphidius, dans Rome assassiné,
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus, par sa mort, fut Préfet du Prétoire,
Que, pour couronnement d'une action si noire,
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton et Macer,
Je vis qu'il étoit tems de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que, demeuré seul de toute cette Cour,
A moins d'un protecteur, j'aurois bientôt mon tour.
Je choisis Vinius dans cette défiance;
Pour plus de sûreté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur, ni fille à me donner,
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçus?

OTHON.

Oui; déja l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'État n'en savoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour;
Mais cette politique est devenue amour:

Tout m'en plaît, tout m'en charme, et mes premiers scrupules
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est consul, Vinius est puissant:
Il a de la naissance; et, s'il est agissant,
S'il suit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces soins de sa fortune:
Son cœur est noble et grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La niece de Galba pour dot aura l'Empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire:
Son oncle doit bientôt lui choisir un époux.
Le mérite et le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadême...

OTHON.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille auroit tant de bonté
Que je dusse espérer de m'en voir écouté,
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un maître,
Aucun de nos Tyrans n'est encor las de l'être,
Et ce seroit tous trois les attirer sur moi,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
Sur-tout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vengeroit même à la face des Dieux,
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y, toutefois. Ma sœur est auprès d'elle;

Je puis vous y servir, l'occasion est belle :
Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer,
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile :
Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille ;
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles.
A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous ;
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose ....
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose,
Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi ;
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi,
Je vous proposerois, si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse ;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance.
Je sais . . . Mais Vinius, que j'apperçois venir...
Laisse-nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.

(*Albin sort.*)

SCENE II.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

Je crois que vous m'aimez, Seigneur, et que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
Il en faut une preuve, et non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant;
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome:
Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoi! pour preuve d'amour...

VINIUS.

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour;
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah! que m'osez-vous dire?

VINIUS.

Je sais qu'à son hymen tout votre cœur aspire;
Mais elle, et vous et moi, nous allons tous périr,
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-être quelque chose:
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus et Martian vous auroient peu souffert,

Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous d'eux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés
M'ordonner que je change ! et vous même !

VINIUS.

Écoutez.

L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée,
Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsedent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous et moi leur envie et leur haine,
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt, si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste;
Et sur ce fondement, Seigneur, je passe au reste.
Galba vieil et cassé, qui se voit sans enfans,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans,
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas le tems de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité:
Le Soldat en Syrie est presque révolté.
Vitellius avance avec sa force unie,
Des troupes de la Gaule et de la Germanie:
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui,
Tous les Prétoriens murmurent contre lui;
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice,
De qui se l'immola leur demande justice:

Il le sait, et prétend par un jeune Empereur
Ramener les esprits et calmer leur fureur.
Il espere un pouvoir ferme, plein et tranquille,
S'il nomme pour César un époux de Camille;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, Seigneur, m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus;
Mais sans doute il ira du côté de Lacus,
Et l'unique remede est de gagner Camille.
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile;
Nous serons pareil nombre, et dans l'égalité,
Galba pour cette niece aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détournez cette foudre:
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre;
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

OTHON.

Ah! Seigneur, sur ce point c'est trop de confiance,
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prends plus de loix que de ma passion,
Plautine est l'objet seul de mon ambition;
Et si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.

Que m'importe après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre, ou mourir de douleur ?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il
aime,
Sait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas,
Et quand on vous l'ôta, vous n'en mourûtes pas.

OTHON.

Non, Seigneur; mais Poppée étoit une infidelle
Qui n'en vouloit qu'au trône, et qui m'aimoit moins
qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron :
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place, au hasard de me nuire.
Aussi j'en fus banni, sous un titre d'honneur,
Et, pour ne me plus voir, on me fit Gouverneur.
Mais j'adore Plautine et je regne en son ame :
Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme,
C'est.... Je n'ose le dire. Il est d'autres Romains,
Seigneur, qui sauront mieux appuyer vos desseins;
Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIUS.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis ;
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis ?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile ?
Pour moi, que d'autres vœux....

VINIUS.

A ne vous rien céler,
Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler ;
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée,
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée.
A leurs noms un grand froid, un front triste, un œil bas,
M'ont fait voir aussi-tôt qu'ils ne lui plaisoient pas.
Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire,
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous, qui savez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, Seigneur, et sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine;
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous assuroit la vie;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour,
Et quand nous périrons, que servira l'amour ?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre ;
Pison n'est point cruel et nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, et je vous ai nommé !
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,

Nos

Nos communs ennemis qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'est vu désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibere,
Néron n'épargna point le sang de son beau-frere,
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique....

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, Seigneur, de me nommer;
Vous voulez que je regne, et je ne sais qu'aimer.
Je pourrois savoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Eh! bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez : qui fait des loix peut bien faire un divorce;
Du trône on considere enfin ses vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCENE III.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

PLAUTINE.

NON pas, Seigneur, non pas, quoi que le Ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie;
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur,
Sentiroit le Tyran, et non pas l'Empereur.
A votre sûreté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flamme et toute ma tendresse,
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir,
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir;
Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance,
Et la vertu qui dompte et bannit mon amour,
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah! que cette vertu m'apprête un dur supplice,
Seigneur! et le moyen que je vous obéisse!
Voyez, et, s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de pere, et prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite:
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger;

Par-là nos ennemis la tiendront redoutable,
Et sa perte par-là devient inévitable.
Je vois, de plus, Seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien,
Que le tems se va perdre en répliques frivoles;
Et, pour les éviter, j'acheve en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix:
Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille et moi ma gloire se hasarde.
De ses jours et des miens je suis maître absolu,
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort; mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie,
Et je saurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare;
Vous savez l'un et l'autre à quoi je me prépare,
Résolvez-en ensemble.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Arrêtez donc, Seigneur;
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, et jugez si sa honte....

PLAUTINE.

Quoi ! Seigneur, à mes yeux une fureur si prompte?
Ce noble désespoir, si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, est toujours en leurs mains;
Et, pour vous et pour moi fût-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor tems de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, et l'amour vous y doit obliger,
Pour me sauver un pere, et pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que, malgré moi, votre ame effarouchée,
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme?
Puis-je sans le trépas....

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élevent au dessus du commerce des sens;
Plus la flamme en est pure, et plus elle est durable:
Il rend de son objet le cœur inséparable;
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!

Qu'il est, même aux plus grands, d'un difficile usage !
Madame, permettez que je dise à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé, s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô Ciel ! de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire;
Qu'un Héros destiné pour maître à l'univers,
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers,
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même,
Il auroit renoncé pour elle au diadême !

OTHON.

Ah ! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur !
Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible;
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déja partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme:
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme;
Vous en témoignez joie, et vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice !
Pour épargner vos maux, j'augmente mon supplice,

Je souffre, et c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir et de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon ame;
J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flamme,
J'ai même désespoir, mais je sais le cacher,
Et paroître insensible, afin de moins toucher.
Faites à vos desirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence;
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer, montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interprete,
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, et portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! Madame, hélas! que pourrai-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'Empire,
Réglez-vous là-dessus. Le tems se perd, Seigneur:
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur,
Ou, si c'est trop pour moi, donnez et l'un et l'autre,
Emportez mon amour et retirez le vôtre;
Mais dans ce triste état, si je vous fais pitié,
Conservez-moi toujours l'estime et l'amitié,

Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maître,
Que c'est moi qui vous force et qui vous aide à l'être.

(*Elle sort.*)

OTHON, *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint ? a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait ?

FLAVIE.

J'ai tout vu ; mais enfin votre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire.
Le dangereux récit que vous me commandez,
Est un nouveau combat où vous vous hasardez.
Votre ame n'en est pas encor si détachée,
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée;
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à se montrer volage;
Et, regardant son change ainsi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux:
Qu'on l'accepte, qu'il regne, et tout m'en sera doux.

FLAVIE.

J'en doute, et rarement une flamme si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs....

PLAUTINE.

Que t'importe?
Laisse-m'en le hasard, et, sans dissimuler,
Dis de quelle maniere il a su lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiete
En ressent, malgré moi, quelque gêne secrete.
Othon à la Princesse a fait un compliment,
Plus en homme de Cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure,
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure;
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit:
Jusques dans ses soupirs la justesse régnoit,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
Camille sembloit même assez de cet avis:
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis,
Je l'ai vu dans ses yeux; mais cette défiance

Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ces justes soupçons ses souhaits indignés,
Les ont tout aussi-tôt détruits ou dédaignés :
Elle a voulu tout croire ; et quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu par ce peu qu'il laissoit échapper,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper,
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse, enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile ;
Mais la civilité n'est qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de sa légéreté ?
Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a su rejetter cette fâcheuse idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle sût seulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux soupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE.

Que son devoir fidele
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle ;

Et, de peur d'en trop dire et d'ouvrir trop son cœur,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'Empereur.
Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous, Madame?
Er de cet entretien que souhaite votre ame?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien?

PLAUTINE.

Moi-même, à dire vrai, je ne le sais pas bien;
Comme des deux côtés le coup me sera rude,
J'aimerois à jouir de cette incertitude,
Et tiendrois à bonheur le reste de mes jours
De n'en sortir jamais et de douter toujours.

FLAVIE.

Mais il faut se résoudre et vouloir quelque chose.

PLAUTINE.

Souffre, sans m'alarmer, que le Ciel en dispose;
Quand son ordre une fois en aura résolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison, cependant, cede Othon à l'Empire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire;
Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé,
Il est beau d'achever comme on a commencé....
Mais je vois Martian.

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

QUE venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de votre seul choix l'Empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi! Galba voudroit suivre mon choix?

MARTIAN.

Non; mais de son conseil nous ne sommes que trois;
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage,
Je vous le viens offrir, avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux sinceres et soumis,
Qui feront encor plus, si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE.

Quels vœux et quel espoir?

MARTIAN.

Cet important service
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice....

PLAUTINE.

Eh! bien, il remplira mes desirs les plus doux;
Mais, pour reconnoissance, enfin, que voulez-vous?

MARTIAN.

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui ?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moi-même ?

MARTIAN.

De vous. J'ai des yeux, et mon ame...

PLAUTINE.

Votre ame, en me faisant cette civilité,
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
L'offre sans doute est belle et bien digne d'un prix;
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoissiez, vous feriez mieux paroître....

MARTIAN.

Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous-même, après tout, ne vous connoissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve; il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé.
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en étoit conservée;
La mort même, la mort n'avoit pu l'en chasser:
A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer.

Vous seule d'un coup-d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir su réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire:
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom, sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hasard, sans nous, regle notre naissance;
Mais, comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois et les secrets conseils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont soumis la terre à notre politique:
Patrobe, Polyclete, et Narcisse, et Pallas
Ont déposé des Rois et donné des États;
On nous éleve au trône au sortir de nos chaînes.
Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines;
Et quand l'amour en moi vous présente un époux,
Vous me traitez d'esclave et d'indigne de vous!

Madame, en quelque rang que vous ayiez pu naître,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius est Consul, et Lacus est Préfet :
Je ne suis l'un, ni l'autre, et suis plus en effet ;
Et de ces Consulats, et de ces Préfectures
Je puis, quand il me plaît, faire des créatures :
Galba m'écoute enfin, et c'est être aujourd'hui,
Quoique sans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, si je me suis méprise :
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise ;
Je viens de me connoître, et me vois, à mon tour,
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
Avoir brisé ces fers fait un degré de gloire
Au dessus des Consuls, des Préfets du prétoire ;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, et non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa premiere teinture ;
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés,
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés,
Et que pour dérober l'Empire à cette honte,
L'Univers a besoin qu'un vrai héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon ;
Mais, à ce que j'apprends, ce souhait n'est pas bon.
Laissons-en faire aux Dieux, et faites-vous justice :
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice.
Cent Reines à l'envi vous prendront pour époux ;
Félix en eut bien trois, et valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime,
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,
Qu'entre Othon et Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il penchera, va faire un Souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée;
J'aurois pu hasarder quelque chose de plus:
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grace,
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

SCENE III.

LACUS, PLAUTINE, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

MADAME, enfin Galba s'accorde à vos souhaits;
Et j'ai tant fait sur lui que, dès cette journée,
De vous avec Othon il consent l'hyménée.

PLAUTINE, *à Martian.*

Qu'en dites-vous, Seigneur? Pourrez-vous bien souffrir
Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir?
Le grand maître a parlé; voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'Empire?
Dois-je me ravaler jusques à cet époux?
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous?

LACUS.

Quelle énigme est ceci, Madame?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faisoit tout-à-l'heure un présent de sa flamme;
Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et disoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'osez cependant assurer du contraire;
Et je ne sais pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains tems il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands Ministres d'État, accordez-vous ensemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

(*Elle sort avec Flavie.*)

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, et c'est-là cette foi
Qui, contre Vinius, vous attachoit à moi?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque sujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'époux,
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par-là, de nos trois cœurs, l'amitié ressaisie

En déracineroit et haine et jalousie.
Le pouvoir de tous trois, par tous trois affermi,
Auroit pour nœud commun son gendre en votre ami,
Et, quoique contre vous il osât entreprendre...

LACUS.

Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre;
Et c'est un foible appui des intérêts de Cour,
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée;
Elle choisit ses tems, et les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs séparés à regret,
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes;
Il sait comme aux maris on arrache les femmes.
Cet art, sur son exemple, est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle....

MARTIAN.

J'espere en Vinius, si je n'espere en elle;
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

Quoi! vous nous donneriez vous-même Othon pour maître?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS.

Ah ! pour en être digne, il l'est et plus que tous ;
Mais aussi, pour tout dire, il en sait trop pour nous.
Il sait trop ménager ses vertus et ses vices :
Il étoit sous Néron de toutes ses délices ;
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton.
Tout favori dans Rome et tout maître en Province,
De lâche courtisan il s'y montra grand Prince ;
Et son ame ployante, attendant l'avenir,
Sait faire également sa cour et la tenir.
Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose,
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose,
Sa main seule départ ses libéralités,
Son choix seul distribue États et dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte et résout seul, écoute et seul décide ;
Et, quoique nos emplois puissent faire de bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse ?
Nos ordres reglent tout, nous donnons, retranchons,
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons :
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne ;
Et notre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point :
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute :
De peur qu'il nous entraîne, il faut un autre appui ;

Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple et l'esprit abattu ;
S'il a grande naissance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteste le crime ;
Sa probité sévere est digne qu'on l'estime:
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien ;
Mais en un Souverain c'est peu de chose ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumiere,
Il faut de la vigueur adroite autant que fiere,
Qui pénetre, éblouisse, et seme des appas....
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'Empire,
Et saura seulement ce qu'il nous plaira dire.
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'est-là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'État et faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome et de l'État?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faisons nos sûretés, et moquons-nous du reste.
Point, point de bien public, s'il nous devient funeste.
De notre grandeur seule ayons dés cœurs jaloux ;
Ne vivons que pour nous, et ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes:
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout ;

Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui seul tout l'avantage:
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage;
Et la mort, ou l'exil, ou les abaissemens
Seront pour vous et moi ses vrais remercîmens.

MARTIAN.

Oui, notre sûreté veut que Pison domine,
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine;
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris.
Commençons à jouir par-là de son Empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS.

Quoi! votre amour toujours fera son capital
Des attraits de Plautine et du nœud conjugal?
Eh! bien, il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire... Mais voici la Princesse Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

JE vous rencontre ensemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministere.
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN.

Nous, Madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse,
Moi dont Galba prétend faire une Impératrice?

LACUS.

L'un et l'autre sait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE.

Le crime en est plus grand, si vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un et l'autre?

MARTIAN.

Sa pensée a voulu s'assurer sur la nôtre;
Et s'étant proposé le choix d'un successeur,
Pour laisser à l'Empire un digne possesseur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadême
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne savez-vous point, et Vinius et vous,
Que ce grand successeur doit être mon époux?
Que le don de ma main suit ce don de l'Empire?
Galba par vos conseils voudroit-il s'en dédire?

LACUS.

Il est toujours le même, et nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé.
En ces occasions lui qui tient les couronnes,
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'État:
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires?

CAMILLE.

Vous n'avez, vous, ni lui, pensé qu'à vos affaires;
Et nous offrir Pison c'est assez témoigner....

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de regner ?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage;
Il a, de plus....

CAMILLE.

De plus, il a votre suffrage,
Et c'est assez de quoi mériter mes refus.
Par respect de son sang je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose?
Othon dont vous savez que Plautine dispose,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi ?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire; et votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'Empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui;
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? dites, ou si l'envie....

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, et je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contre-tems d'un si rare service....

LACUS.

Madame...

CAMILLE.

Croyez-moi, mettez bas l'artifice;
Ne vous hasardez point à faire un Empereur.
Galba connoît l'Empire, et je connois mon cœur.
Je sais ce qui m'est propre; il voit ce qu'il doit faire,
Et quel Prince à l'État est le plus salutaire.
Si le Ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pison vous déplaît, il en est quelques autres....

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres:
Vous avez de l'esprit; mais j'ai des yeux perçans,
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans,
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance, au point qu'elle est venue.
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, et n'ai pas grande envie
De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers....

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts?
Je vois jusqu'en vos cœurs, et m'obstine à me taire;
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystere.

MARTIAN.

Si l'Empereur nous croit....

CAMILLE.

Sans doute il vous croira.
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira ;
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en l'ame,
Il sera votre maître, et je serai sa femme :
Le tems me donnera sur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
Pensez-y.

(Elle sort.)

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce courroux que Pison nous attire...

LACUS.

Vous vous en alarmez ! Laisssons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse ?

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa foiblesse.
Faisons regner Pison ; et, malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

TON frere te l'a dit, Albiane?

ALBIANE.

Oui, Madame,
Galba choisit Pison, et vous êtes sa femme;
Ou, pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant et généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête;
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'Empire aux Tyrans qui font régner son nom.
Car, comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus et Martian vont être nos vrais maîtres;
Et Pison ne sera qu'*un* Idole *sacré*,
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche,

A prononcer leurs loix asservira sa bouche,
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O Dieux ! que je le plains !

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais, comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble;
Et pour moi plus j'y songe, et plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remede, Albiane?

ALBIANE.

Aimer, et faire voir...

CAMILLE.

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir.

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un esclave:
Songez à vos périls, et peut-être, à son tour,
Ce devoir passera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puissances suprêmes,

Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes ;
Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il ?

ALBIANE.

S'il vous aime ? Ah ! Madame !

CAMILLE.

On a cru que Plautine avoit toute son ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire aussi ; mais on s'est abusé,
Autrement Vinius l'auroit-il proposé ?
Auroit-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer, que pouvoit-il prétendre ?

ALBIANE.

De s'approcher de vous et se faire en la Cour
Un accès libre et sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a su le jeter dans une autre espérance,
Et le flater d'un rang plus haut et plus certain,
S'il devenoit par vous Empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même tems qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frere jusques-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis, tu m'as réduite à faire un peu d'avance,

A consentir qu'Albin combattît son silence;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte,
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les desirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse;
Et tel est en aimant le sort d'une Princesse,
Que, quelque amour qu'elle ait et qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine et force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire:
A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire;
Et, pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon sauroit encor se taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frere?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il lui seroit doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas! que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite!
En vain la raison parle, en vain elle inquiete;
En vain la défiance ose ce qu'elle peut,
Il veut croire, et ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine, ou pour moi, je vois du stratagême,

Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, et c'est moi qui le suis,
Peut-être, et qui me livre à d'éternels ennuis:
Peut-être en ce moment, qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire;
Peut-être . . . ,

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'EMPEREUR vient ici vous trouver,
Pour vous dire son choix et le faire approuver.
S'il vous déplaît, Madame, il faut de la constance,
Il faut une fidelle et noble résistance;
Il faut . . . ,

CAMILLE.

De mon devoir je saurai prendre soin,
Allez chercher Othon pour en être témoin.

(*Albin sort.*)

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

QUAND la mort de mes fils désola ma famille,
Ma niece, mon amour vous prit dès-lors pour fille,
Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome, qui m'a depuis chargé de son Empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusques-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de maître,
Je ne me crusse digne, en cet heureux moment,
De commencer par moi son rétablissement;
Mais cet Empire immense est trop vaste pour elle.
A moins que d'une tête, un si grand corps chancelle;
Et pour le nom des Rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux loix d'un Empereur
Qu'elle ne peut souffrir après cette habitude
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.
Elle veut donc un maître, et Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi n'avons causé sa perte;
Ses crimes seuls l'ont faite, et le Ciel l'a soufferte,
Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet

Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup un honteux esclavage
D'une seule maison nous faisoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté;
Et laisser après moi dans le trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux;
Et mon zele s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un, digne de vous et d'elle.
Jule et le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux; mais dans la République:
Je l'ai fait de Pison; c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus;
Et ces fameux héros, dont il suivra la trace,
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'Empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de pere,
Par un tendre respect qui chérit et révere,
Seigneur, et je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, et combien je vous dois.
Je sais ce qu'est Pison et quelle est sa noblesse;
Mais, si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit, et de Rome et de moi,

Je tremble à lui promettre et mon cœur et ma foi;
Et j'avouerai, Seigneur, que pour mon hyménée,
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai comme elle un joug un peu bien rude:
Je suis trop ignorante en matiere d'État,
Pour savoir quel doit être un si grand Potentat;
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme?
N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome?
Et dans tous ses États n'en sauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre;
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si pour nous donner de dignes Empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs,
Il est d'autres Héros dans un si vaste Empire,
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sauroient mêler, sans vous faire roûgir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire:
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire;
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux;
Qu'on vît en sa personne également paroître
Les graces d'un amant et les hauteurs d'un maître,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa Cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monarques,

Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister ;
J'aime à vous obéir, Seigneur, sans contester :
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose.
Dans cette servitude où se plaît mon desir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire,
Quand il ne sera plus un mari nécessaire;
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA,

Ce long raisonnement, dans sa délicatesse,
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux et civil.
Parlez donc, et sans feinte. Othon vous plairoit-il ?
On me l'a proposé ; qu'y trouvez-vous à dire ?

CAMILLE.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'Empire,
Seigneur ?

GALBA.

Non ; mais depuis, consultant ma raison,
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide et toute inébranlable
Nous fera, comme Auguste, un siecle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abîmé
Ramenera ce luxe où sa main la formé,
Et tous les attentats de l'infâme licence,
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a su se ménager,
Jusqu'à ce que le tems ait pu l'en dégager.
Qui sait faire sa cour se fait aux mœurs du Prince;
Mais il fut tout à soi quand il fut en Province,
Et sa haute vertu, par d'illustres effets,
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge, ni d'armée;
Et, comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des Héros de sa race
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms;
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice:
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené;
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis, il se rangea du vôtre:
Ainsi l'un vous doit tout, et vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le soin de m'acquitter vers lui;
Et comme pour l'Empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome:
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome et son Empire, après vous je le croi;
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en. Un tel doute est bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le siecle infâme,
Et qui voyant qu'Othon lui ressemble le mieux...

CAMILLE.

Choisissez de vous-même, et je ferme les yeux.
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent:
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent;
Mais quand vous consultez Lacus et Martian,
Un époux de leur main me paroît un Tyran;
Et, si j'ose tout dire en cette conjoncture,
Je regarde Pison comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre, et leur prêtant sa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne; et, quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui sache être Empereur,
Qu'un mari qui le soit, et souffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames.
N'en parlons plus: dans Rome il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain n'offrira pas sa foi.
Votre main est à vous; mais l'Empire est à moi.

SCENE IV.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OTHON, est-il bien vrai que vous aimiez Camille ?

OTHON.

Cette témérité m'est sans doute inutile ;
Mais, si j'osois, Seigneur, dans mon sort adouci....

GALBA.

Non, non, si vous l'aimez, elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices
Que je vous en fais don pour prix de vos services.
Ainsi, bien qu'à Lacus j'aye accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux,
L'illustre et digne ardeur d'une flamme si belle
M'en fait révoquer l'ordre et vous obtient pour elle.

OTHON, *à Galba.*

Vous m'en voyez de joie interdit et confus...
(*A Camille.*)
Quand je me prononçois moi-même un prompt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juste colere,
Je suis assez heureux pour ne pas vous déplaire ?
Et, loin de condamner des vœux trop élevés..

GALBA.

Vous savez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'Empire.
Choisissez donc ensemble, à communs sentimens,

Des charges dans ma Cour, ou des gouvernemens.
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, si la Princesse...

GALBA.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.
Je l'ai nommé César pour le faire Empereur :
Vous savez ses vertus ? je réponds de son cœur.
Adieu : pour observer la forme accoutumée,
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien ;
Je la fais dès ce jour mon unique héritiere.

(*Il sort.*)

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entiere,
Seigneur, et je voudrois en vain la déguiser,
Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire....

OTHON.

Quoi donc ! Madame, Othon vous coûteroit l'Empire?
Il sait mieux ce qu'il vaut, et n'est pas d'un tel prix
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.

Il se doit opposer à cet effort d'estime
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et, par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame si haute au trône mérité.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne sais point, Seigneur, faire valoir les choses,
Et, dans ce prompt succès, dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'Empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.
Je vous aime, il est vrai; mais si l'Empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment soutiendra son suffrage:
Pison croira régner; mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour.
A faire un Empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, et vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba sera considérable;
On aimera ce titre en un si digne époux,
Et l'Empire est à moi, si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! Madame, quittez cette vaine espérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.

Elle a beau murmurer contre un indigne maître,
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibere étoit cruel, Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal:
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste à passé pour Princes légitimes.
Claude même, ce Claude et sans cœur et sans yeux
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse et Pallas, l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna, toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéir;
Et ce monstre, ennemi de la vertu Romaine,
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé, jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison, gouverné par Lacus.
Il aura peine à croire, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'Empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour;
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit osa m'ôter Poppée,
Jugez pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat
Contre un rival ensemble et d'amour et d'État.
Il n'est point ni d'exil, ni de Lusitanie
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie;
Et je sais trop la Cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est-là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide?

Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide;
Et, pour monter au trône, et pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hasarder!
Il redoute Pison!... Dites-moi donc, de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace,
Si pour vous et pour lui le trône eût même appas!
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce trône et sa maîtresse,
Et qu'il veuille oublier, se voyant Souverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus; il a vu dans cette ame
Et votre ambition et toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

OTHON.

Eh! bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
Sa haine sera douce à mon ame enflammée;
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincere
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'Empire ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider pensez-y bien, Madame;
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.
Il est mille douceurs dans un grade si haut,
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée;
Et si j'osois encor vous parler de Poppée,

Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un trône alluma bientôt un autre feu.
Le Ciel vous a fait l'ame et plus grande et plus belle ;
Mais vous êtes Princesse, et femme enfin comme elle.
L'erreur de voir une autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu
Presseront en secret cette ame de se rendre,
Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout tems se fermer ;
Mais l'Empire en tout tems a de quoi les charmer.
L'amour passe ou languit, et, pour fort qu'il puisse être,
De la soif de régner il n'est pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne sais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur, mais sur l'Empire il aime a raisonner ;
Je l'y trouve assez fort, et même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme et sincere,
Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire ;
Mais, à parler sans feinte....

OTHON.

Ah ! Madame, croyez...

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez ;
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en suis point jalouse, et le dis sans courroux,
Vous n'aimez que l'Empire, et je n'aimois que vous.

N'en appréhendez rien: je suis femme et Princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foiblesse;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

OTHON, ALBIN.

OTHON.

Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine!

ALBIN.

Seigneur, tout est perdu, si vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons-y, toutefois; le trouble où je me voi
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conseille?
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille;
Et mon cœur, tout à vous, n'est pas assez à soi
Pour trouver un remede aux maux que je prévoi.
Je ne sais que pleurer, je ne sais que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre.
Mon pere vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue et rétractée,
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, et n'a plus rien d'aimable:
Où ne portera point un si juste courroux,
La honte de se voir sans l'Empire et sans vous?
Honte d'autant plus grande et d'autant plus sensible,

Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,
Et que sa main par vous croyoit trop regagner
Ce que son cœur pour vous paroissoit dédaigner.

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir. Je l'ai voulu, Madame,
Quand je l'ai pu sans crime en faveur de ma flamme;
Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel,
Pour mourir justement, m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille;
Graces à nos malheurs ce crime est inutile:
Je mourrai tout à vous; et, si pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
Ma main, par ce même ordre, à vos yeux enhardie,
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie et mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie;
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie:
J'ai la main aussi ferme et le cœur aussi grand,
Et, quand il le faudra, je sais comme on s'y prend.
Si vous daignez, Seigneur, jusques-là vous contraindre,
Peut-être espérerois-je, en voyant tout à craindre;
Camille est irritée et se peut apaiser.

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense !
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asyle....

OTHON.

Ah ! courons à la mort,
Ou si pour l'éviter il faut nous faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en saurai préférer les plus barbares coups,
A l'affront de me voir sans l'Empire et sans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendoit infâme,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme,
Et qu'on lui vole un trône, en haine d'une foi
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi sans vous ce trône eût aucuns charmes :
Pour vous je le cherchois, mais non pas sans alarmes ;
Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurois porté le sceptre, et vous auriez régné.
Vos seules volontés, mes dignes souveraines,
D'un Empire si vaste auroient tenu les rênes ;
Vos loix....

PLAUTINE.

C'est donc à moi de vous faire Empereur.
Je l'ai pu, les moyens d'abord m'ont fait horreur ;
Mais je saurai la vaincre, et, me donnant moi-même,
Vous assurer ensemble et vie et diadême,
Et réparer par-là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un trône et vous offre un cercueil.

De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage,
Si j'avois pû souffrir son insolent hommage,
Son amour....

OTHON.

Martian se connoîtroit si peu,
Que d'oser....

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint son feu;
Et du choix de Pison quelles que soient les causes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choses.

OTHON.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, Seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON.

Consultez votre gloire, elle saura vous dire....

PLAUTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés....

PLAUTINE.

A droit de me charmer s'il fait vos sûretés.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma vue, et, pour comble d'ennui....

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périssons, périssons, Madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre.
Pour nous faire un trépas dont les Dieux soient jaloux,
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous;
Ou si, pour conserver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre rival.
J'en mourrai de douleur; mais j'en mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON, *à Vinius.*

Ah ! Seigneur, empêchez que Plautine...

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout, si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune,
Le Ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE, *à Vinius.*

Seigneur, que dites-vous ?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour être Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

OTHON.

Ah ! Seigneur, plus d'Empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saisissez-vous d'un trône où le Ciel vous destine;
Et, pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Pison; mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure:
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit, sous l'appas d'une feinte promesse,
Jeter dans les soldats un moment d'alégresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savoit les choisir, et non les acheter.
Ces hautes duretés, à contre-tems poussées,
Ont rappellé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée;
Aussi durant le tems qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes et l'Empire.
Courez donc à la place où vous les trouverez,
Suivez-les dans leur camp et vous en assurez:
Un tems bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet astre contraire
Qui m'a....

VINIUS.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire ;
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir, souffrez que je proteste....

VINIUS.

Partez ; en Empereur vous nous direz le reste.
(Othon sort.)

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver met l'Empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimere ?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincere :
Je crois te voir régner avec ce cher Othon ;
Mais n'espere pas moins du côté de Pison :
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cet hymen, punissant ses refus,
Réunisse avec moi Martian et Lacus,
Et trompe heureusement les présages sinistres

De la division qu'il voit en ses Ministres.
Ainsi des deux côtés on combattra pour toi ;
Le plus heureux des Chefs t'apportera sa foi :
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi ! mon cœur par vous-même à ce héros donné,
Pourroit ne l'aimer plus, s'il n'est point couronné ?
Et, s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
Pour ce même Pison je pourrois vouloir vivre ?

VINIUS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait ;
Et qui vient de donner Othon au diadême,
Pour régner à son tour, peut se donner soi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort ?
Je me privois de lui sans me vendre à personne ;
Et vous voulez, Seigneur, que son trépas me donne,
Que mon cœur, entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang,
Et que, de ses malheurs triomphante et ravie,
Je sois l'infâme prix d'avoir tranché sa vie !
Non, Seigneur, nous aurons même sort aujourd'hui :
Vous me verrez régner ou périr avec lui ;
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'Empire !
Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,

Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer;
Et tu verrois périr mille amans avec joie,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un sûr appui;
Mais, s'il en est besoin, aime-toi plus que lui;
Et, sans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laisse aux Dieux à leur choix écraser une tête.
Prends le sceptre aux dépens de qui succombera,
Et regne sans scrupule avec qui régnera.

PLAUTINE.

Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
Je sais aimer, Seigneur; je sais garder ma foi,
Je sais pour un amant faire ce que je doi,
Je sais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
Et je saurai mourir, si je vois qu'il périsse;
Mais je ne sais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

VINIUS.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage,
Change de sentimens, ou du moins de langage;
Et, pour mettre d'accord ta fortune et ton cœur,
Souhaite pour l'amant, et te garde au vainqueur....
Adieu, je vois entrer la Princesse Camille.
Quelque trouble où tu sois, montre une ame tranquille;
Profite de sa faute, et tiens l'œil mieux ouvert
Au vif et doux éclat du trône qu'elle perd.

(Il sort.)

SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

Agréerez-vous, Madame, un fidele service
Dont je viens faire hommage à mon Impératrice?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher;
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse....

PLAUTINE.

Il n'est pas encor tems de vous en voir jalouse.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois ou l'Empire ou Pison,
Je pourrois déja l'être avec quelque raison.

PLAUTINE.

Et si j'aimois, Madame, ou Pison ou l'Empire,
J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire;
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien,
Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

CAMILLE.

Quoi! l'Empire et Pison n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable;
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous.

CAMILLE.

Donc si jamais Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadême.

CAMILLE.

Ne peut-on sans le trône être digne de lui ?

PLAUTINE.

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles ;
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laisse à douter à personne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé sans elle en vos yeux tant d'appas....

PLAUTINE.

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite si rare...

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour est quelquefois bizarre :
Selon l'objet divers le goût est différent ;
Aux unes on se donne, aux autres on se vend.

CAMILLE.

Qui connoissoit Othon pouvoit, à la pareille,
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut,
Peut, quand il lui plaira, m'apprendre ce qu'il vaut,
Afin que si mes feux ont ordre de renaître...

CAMILLE.

J'en ai fait quelque estime avant que le connoître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part est toujours bien venu.
J'accepte le présent, et crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il sait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, et son ingratitude.....

PLAUTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelqu'inquiétude?

CAMILLE.

Non; mais j'aime à savoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois nous trahit,
Et par un demi mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt, que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit et qu'on ne doit entendre.
Si vous saviez quel est mon plus ardent desir. . . .

PLAUTINE.

D'Othon et de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie;
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer;
Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déférer..

CAMILLE.

Je pourrois me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute; et toutefois si j'en crois l'apparence....

CAMILLE.

Brisons-là, ce discours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, et souffrez que j'évite
Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

CAMILLLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

A CE qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez ?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
Cependant pour l'Empire, il est à vous encore;
Galba s'est laissé vaincre, et Pison vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet ?

MARTIAN.

Ne désavouez point ce que mon zele a fait.
Mes soins de l'Empereur ont fléchi la colere,
Et renvoyé Plautine obéir chez son pere.
Notre nouveau César la vouloit épouser,
Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser;
Et Galba, que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille:
L'un vous rend la couronne, et l'autre tout son cœur,
Voyez mieux quelle en est la gloire et la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée
Par une aversion un peu précipitée;
Et, pour vos intérêts, daignez considérer...

CAMILLE.

Je vois qu'elle est ma faute, et puis la réparer;
Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,

Que ma reconnoissance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux,
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne :
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah ! Madame, l'hymen a de si douces chaînes
Qu'il lui faut peu de tems pour calmer bien des haines;
Et du moins mon bonheur sauroit avec éclat
Vous venger de Plautine et punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'Empire :
Je l'ai dit et trop haut pour m'en pouvoir dédire;
Et l'amour, qui m'apprend le foible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

MARTIAN.

Ah ! si vous la voulez, je sais des bras tous prêts,
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts....

CAMILLE.

Ah ! que c'est me donner une sensible joie !
Ces bras que vous m'offrez, faites que je les voie,
Que je leur donne l'ordre et prescrive le tems.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contens,
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :

Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusques-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous pouvez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux momens ;
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.
(*Martian sort.*)

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

Vous voulez perdre Othon ; vous le pouvez, Madame.

CAMILLE.

Que tu pénetres mal dans le fond de mon ame !
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai su par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse, et je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prends de sa vie.
Va me chercher ton frere ; et fais que, de ma part,
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

Ah ! Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés, au milieu de la place,
Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sait qu'aussi-tôt ces tumultes avortent ?

RUTILE.

Ils le menent au camp, ou plutôt ils l'y portent ;
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser,
Frémit de leur audace et les laisse passer.

CAMILLE.

L'Empereur le sait-il ?

RUTILE.

Oui, Madame : il vous mande,
Et pour un prompt remede, à ce qu'on appréhende.
Pison de ces mutins va courir sur les pas,
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse ;
Allons presser Galba pour son juste supplice :
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyiez de son intelligence.
On ne pardonne point en matiere d'État;
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat;
Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilége,
Le sexe, ni le sang n'ont point de privilége.

CAMILLE.

Cet indigne soupçon seroit bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon, qui pour Plautine au fond du cœur soupire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire,
S'il en fait sa conquête et vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrois-je de Pison conspirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine?
Croyez mes intérêts, si vous doutez de moi,
Et, sur de tels garans assuré de ma foi,

Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA.

Vinius par son zele est trop justifié:
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.
Il m'offre Othon pour vous, qu'il souhaitoit pour gendre:
Je le rends à sa fille; il aime à le reprendre.
Je la veux pour Pison; mon vouloir est suivi:
Je vous mets en sa place, et l'en trouve ravi.
Son ami se révolte; il presse ma colere:
Il donne à Martian Plautine à ma priere,
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose;
Et, maître de son ame, il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

GALBA.

Cet hymen toutefois est l'épreuve derniere
D'une foi toujours pure, inviolable, entiere.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, et comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance, et se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir désunit l'amitié la plus forte;

Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte,
Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse un amant autrement qu'un ami...

(*A Rutile.*)

J'apperçois Vinius. Qu'on m'amene sa fille.

(*Rutile sort.*)

J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais aussi jusques-là j'aurois tort d'éclater...
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

VINIUS, LACUS, GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Eh! bien, quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

VINIUS.

Que ceux de la marine et les Illyriens
Se sont avec chaleur joints aux Prétoriens,
Et que des bords du Nil les troupes rappellées,
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats,
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats:
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée,
Où déja la discorde est peut-être allumée.

Si-tôt qu'on y saura que le peuple, à grands cris,
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête;
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup-d'œil chacun à son devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce et si juste espérance?

VINIUS.

Ne hasardez, Seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cede;
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remede.
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté toute entiere, ou profond désespoir;
Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en ralentir l'impétuosité;
D'elle-même elle avorte, et la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices:
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable Prince agit avec hauteur;
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits, qu'un juste effroi balance,

S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus tems.

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres.
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres;
Et, tant que vous aurez ce rare et haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison, s'il eût eu mon suffrage.
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom,
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien notre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'ami d'Othon; c'est tout dire: et peut-être
Qui le vouloit pour gendre et l'a choisi pour maître,
Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir et pour maître et pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon, et le tenois à gloire
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir,
Où l'a, malgré mes soins, plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre et choisi pour l'Empire:
A l'un, ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire;
Par-là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit,
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince est malheureux, quand de ceux qu'il
écoute
Le zele cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
Ne me trompai-je point, et puis-je nommer zele
Cette haine à tous deux obstinément fidelle,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte et se croit?
Faites mieux, et croyez en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert; vous, que Vinius m'aime:
Ne haïssez qu'Othon, et songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire, en serviteur sincere,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colere,
Qu'il faut donner aux bons pour s'entre-soutenir,
Le tems de se remettre et de se réunir,
Et laisser aux méchans celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence,
Au moindre repentir d'une telle insolence;
Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent, on le pourra toujours.

LACUS.

J'en doute, et crois parler en serviteur sincere,
Moi qui n'ai point d'ami dans le parti contraire.

Attendrons-nous, Seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'état renversé,
Qu'on descende à la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce Palais votre Cour assiégée,
Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'Empire usurpé rendre graces aux Dieux,
Et que le front paré de votre diadême,
Ce traître, trop heureux, ordonne de vous-même ?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main,
Soutenir le Sénat et le peuple Romain;
Cherchons, aux yeux d'Othon, un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, et pour nous plus honnête;
Et, par un noble effort, allons lui témoigner....

GALBA.

Eh! bien, ma niece, eh! bien, est-il doux de régner ?
Est-il doux de tenir le timon d'un Empire,
Pour en voir les soutiens toujours se contredire ?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'est ce que je dirois, si je n'étois suspecte;
Mais je suis à Pison, Seigneur, et vous respecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit crue on seroit en repos...
Plautine qu'on amene aura même pensée....
D'une vive douleur elle paroît blessée.

SCENE III.

PLAUTINE, GALBA, CAMILLE, VINIUS, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne m'en défends point, Madame; Othon est mort:
De quiconque entre ici c'est le commun rapport;
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flattai-je en vain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand, et l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, et c'est la voix publique;
Mais comment, et par qui? c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin;
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître....

SCENE IV.

MARTIAN, GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

Qu'on ne le cherche plus ; vous le voyez paroître.
(*Montrant Atticus.*)
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni....

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini?

ATTICUS.

Mon zele l'a poussée, et les Dieux l'ont conduite;
Et c'est à vous, Seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le désordre, et borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y.... Cependant consolez-vous, Plautine,
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine;
Vinius vous le donne, et vous l'accepterez
Quand vos premiers soupirs seront évaporés....
C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde :
Comme c'est votre main que son hymen regarde,
Ménagez son esprit, et ne l'aigrissez pas....
Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas;
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste....

VINIUS.

Ah! c'est une amitié, Seigneur, que je déteste.

Mon cœur est tout à vous, et n'a point eu d'amis,
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.

GALBA.

Suivez; mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE, *à Plautine.*

L'entretien des amans hait toute autre présence,
Madame; et je retourne en mon appartement
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

(*Galba, Vinius, Lacus, Camille, Rutile et Albiane sortent.*)

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE, *à Camille sortie.*

Allez-y renfermer les pleurs qui vous échappent.
Les désastres d'Othon, ainsi que moi vous frappent;
Et, si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà voilà le fruit de m'avoir trop aimée;
Voilà quel est l'effet....

MARTIAN.

Si votre ame enflammée....

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est ce à toi de vouloir adoucir mon malheur?
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire;

Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile et prête à réparer.
Il est tems qu'un sujet, à son Prince fidele,
Remplisse heureusement la place d'un rebelle :
Un Monarque le veut, un pere en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche! tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tais-toi, laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable encor que triste idée;
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux;
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux ?

SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, deux Soldats.

PLAUTINE, *pendant que les deux Soldats entrent et parlent bas à Atticus.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprends que j'en saurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main, ou ton cœur ou le mien,
Plutôt que de souffrir cet infâme lien.
Connois-toi, si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grace,

Souffrez....

PLAUTINE.

De me parler tu prends aussi l'audace,
Assassin d'un héros, que je verrois sans toi
Donner des loix au monde, et les prendre de moi!
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre.

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre;
Et vous verrez long-tems sa vie en sûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivroit encore!

ATTICUS.

Il triomphe, Madame;
Et maître de l'État, comme vous de son ame,
Vous l'allez bientôt voir lui même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dans sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite a fait enfin raison;
On porte devant lui la tête de Pison,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
Ou rend graces pour vous aux Dieux d'un autre Empire,
Et fatigue le Ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable! ainsi donc ta promesse frivole....

ATTICUS.

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat;
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagême
Pour livrer en ses mains Lacus et Galba même.
Galba n'a rien à craindre, on respecte son nom,
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus et toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance,
Si ce n'est que Madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
Autour de ce Palais nous avions deux cohortes
Qui deja pour Othon en ont saisi les portes:
J'y commande, Madame, et mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir et m'assurer de lui....
Qu'on l'emmene, soldats, il blesse ici ma vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrace, ô Dieux! plus imprévue?

(*Atticus sort, et les Soldats emmenent Martian.*)

SCENE VII.

PLAUTINE, *seule.*

Je me trouble, et ne sais par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement:
Il semble avec chagrin se livrer à la joie;
Et bien qu'en ces douceurs mon déplaisir se noie,
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je sens.... Mais que me veut Flavie épouvantée.

SCENE VIII.

FLAVIE, PLAUTINE.

FLAVIE.

Vous dire que du Ciel la colere irritée,
Ou plutôt du destin la jalouse fureur....

PLAUTINE.

Auroient ils mis Othon aux fers de l'Empereur?
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente?

FLAVIE.

Othon est libre, il regne; et toutefois, hélas!....

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas?

FLAVIE.

Non ; par-tout à sa vue on a mis bas les armes ;
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand ?

FLAVIE.

D'un balcon, chez mon frere,
J'ai vu.... Que ne peut-on, Madame, vous le taire,
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius....

PLAUTINE.

Eh ! bien ?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste Ciel !

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle....

PLAUTINE.

Oh ! d'un trouble inconnu présage trop fidele !
Lacus....

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal ;
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lorsque tournant ensemble à la premiere rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.

Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce Palais saisi par vos soldats,
Et Lacus aussi-tôt étincelant de rage
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage,
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'approche sans parler, et tirant un poignard....

PLAUTINE.

Le traître !... Hélas ! Flavie, où me vois-je réduite ?

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame, et je passe à la suite.
Ce lâche sur Galba portant même fureur :
« Mourez, Seigneur, dit-il, mais mourez Empereur,
» Et recevez ce coup comme un dernier hommage
» Que doit à votre gloire un généreux courage. »
Galba tombe, et ce monstre enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon à cet affreux spectacle
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant,
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort.... Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.

SCENE IX.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

MADAME, savez-vous les crimes de Lacus?

PLAUTINE.

J'apprends en ce moment que mon pere n'est plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de tristesse,
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'alégresse.
Vous êtes Empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un pere...

OTHON.

Hélas! je suis plus mort que lui,
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire;
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maître des Romains
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moi de gémir et de pleurer mon pere.
Non que je vous impute en ma vive douleur

Les crimes de Lacus et de notre malheur;
Mais enfin....

OTHON.

Achevez, s'il se peut, en amante;
Nos feux...

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente
Vous voyez mon devoir, et connoissez ma foi;
En ce funeste état répondez-vous pour moi.
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encore une parole,
Madame.

(*Plautine sort.*)

SCENE X et derniere.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, Seigneur, au Capitol
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter
Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

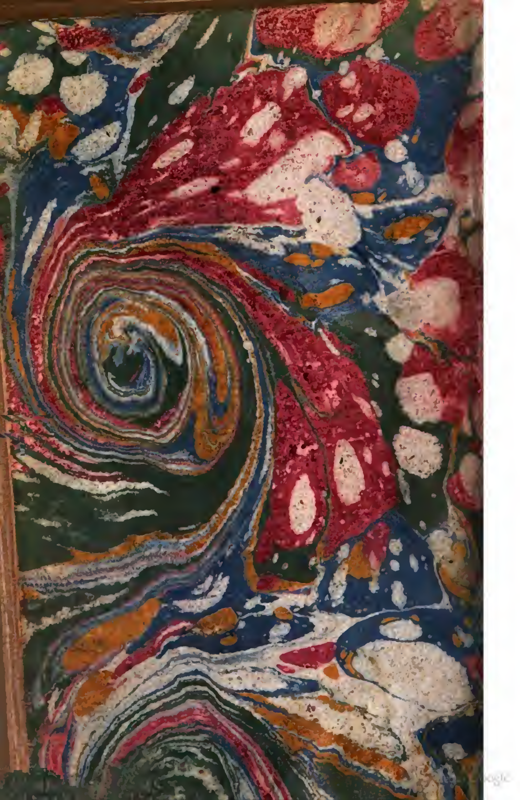
J'y cours; mais quelque honneur, Albin, qu'on m destine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans Pla tine,

Souffre du moins que j'aille en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu,
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour
Une amitié fidelle au défaut de l'amour.

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve
VALADE.








BIBLIO
SCAFF
PLUTE
N.° C